

979

AA

T-2

LA CARMÉLITE

DÉCHAUSSÉE

TAMINES. — IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DUCULOT-POULIN.



SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS
Réformatrice du Carmel

P. RAPHAËL, DE L'IMMACULÉE CONCEPTION
Prieur des Carmes Déchaussés

La Carmélite Déchaussée

« Elle a choisi la meilleure part. »
(St Luc 10, V. 42.)

(2^{me} MILLE)



PARIS
P. LETHIELLEUX
RUE CASSETTE, 22

BELGIQUE
CHEZ LES CARMÉLITES
DE CINEY & DE MARLOIE

1913

IMPRIMI POTEST

Romæ, die 25 Martii 1911.

FR. EZECHIEL a S. C. Jesu,
Præpositus Generalis Carmel. Excal.

NIHIL OBSTAT

Marchiæ, die 1 Aprilis 1911.

F. CONSTANTINUS ab Imm. Conceptione,
Provincialis Prov. Aven.

IMPRIMATUR

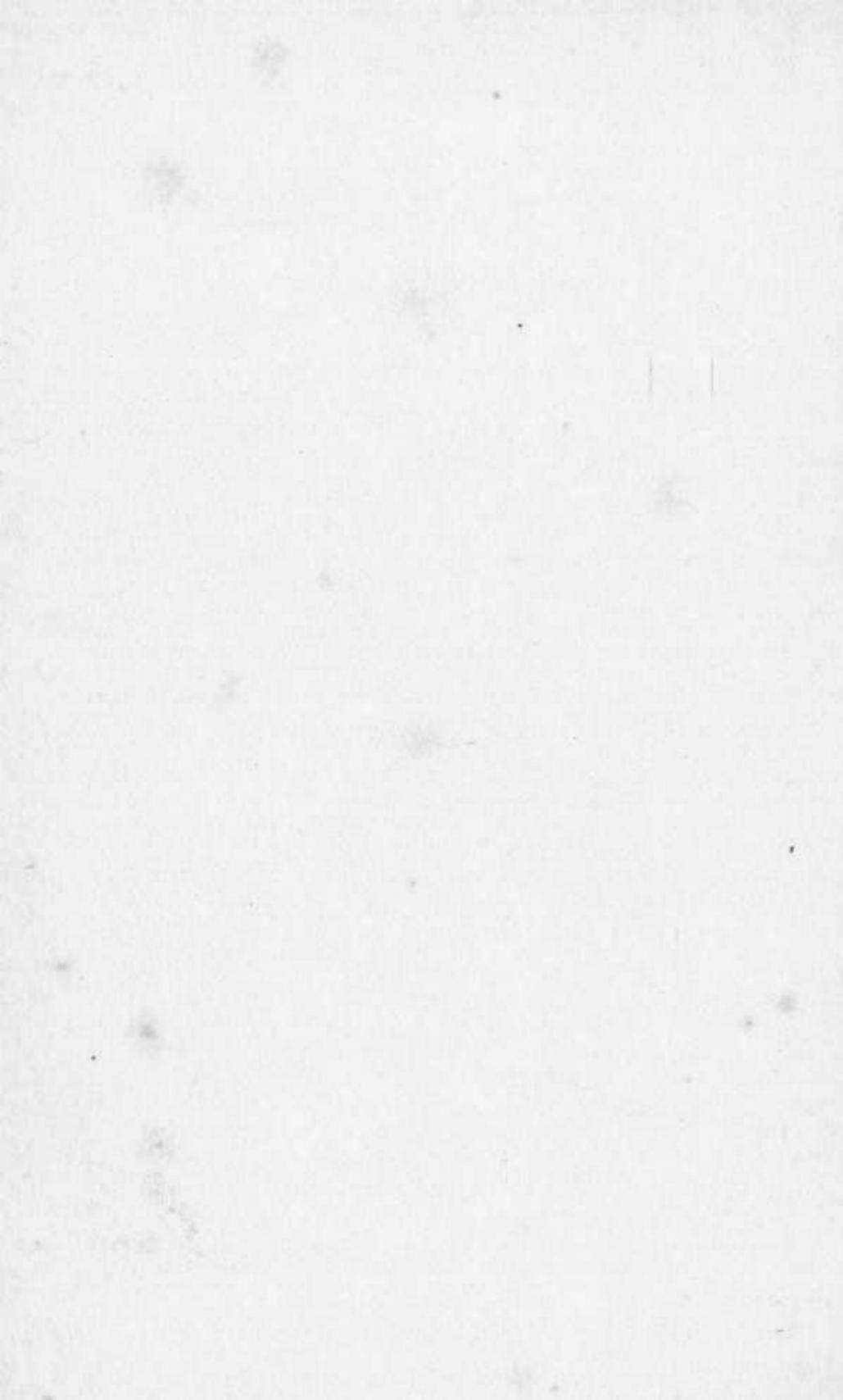
Namurci, die 5 Aprilis 1911.

B. CHARLIER,
Vic. Gen.

DÉDICACE

AUX ENFANTS DE MARIE
FILLES DE SAINTE THÉRÈSE
ET DE SAINT JEAN DE LA CROIX
JE DÉDIE CES PAGES
INSPIRÉES
PAR UN GRAND AMOUR
POUR LE CARMEL,
EN SOUVENIR DE NOS SŒURS CARMÉLITES
DE CINEY ET DE MARLOIE
ET DE TOUS LES AUTRES CARMELS
OÙ J'AI PRÊCHÉ DES RETRAITES.

P. RAPHAËL de l'Imm. Conc.
P. des C. D.



ÉVÊCHÉ

DE

NAMUR

APPROBATION

J'ai lu avec le plus vif intérêt l'opuscule du Révérend Père Raphaël « LA CARMÉLITE DÉCHAUSSÉE ». Ces quelques pages, écrites d'une plume droite et pieuse, obtiendront certainement grand succès dans le monde religieux et parmi les âmes chrétiennes vivant dans la piété.

Soulevant discrètement le voile qui ferme l'entrée du Sanctuaire Carmélitain, l'auteur nous révèle les différents aspects de la vie de la Fille de sainte Thérèse : il nous en fait admirer la surnaturelle beauté, les précieux bienfaits, et, chose trop méconnue, le caractère foncier de l'Apostolat.

Namur, le 5 avril 1911.

B. CHARLIER,
Vic. Gén.

ÉVÊCHÉ

NANCY, le 30 mars 1911.

DE

NANCY ET DE TOUL

Mon Révérend Père,

Puisque vous me dites que votre ouvrage, qui a pour titre « LA CARMÉLITE DÉCHAUSSÉE » a été examiné et approuvé à Rome par vos Supérieurs Majeurs, je le recommande volontiers aux âmes généreuses que Dieu appelle sur le sommet de la pénitence, de la prière et du sacrifice.

Vous exposez la grandeur et la gloire de la vocation de la Carmélite, vous signalez ses guides et ses docteurs : sainte Thérèse et saint Jean de la Croix ; vous montrez ses modèles dans Marie-Magdeleine et dans Marthe, vous lui rappelez qu'elle est un Apôtre et vous lui dites les liens qui l'unissent à la France.

Que Dieu bénisse ces pages inspirées par la piété et la charité.

Recevez, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en N. S.

Charles FRANÇOIS,
Évêque de Nancy.

PRÉFACE

Bien que l'Ordre du Carmel soit le plus ancien des Ordres religieux, sa vie intime reste cependant pour un grand nombre de personnes entourée d'une ombre mystérieuse. Si les religieux par leurs prédications, par leurs écrits, manifestent au monde leur zèle apostolique, leur amour des âmes ; les Carmélites sont mal connues et par là même méconnues.

Les uns les plaignent, d'autres les raillent sans rien comprendre à la mission sacrée qu'elles remplissent au sein de l'Église. On ne les conçoit guère que ravies en extase, amaigries par les jeûnes, déchirées par les instruments de pénitence, contraintes et tristes sous une domination despotique. On les croit oisives, passant leurs journées à de vagues rêveries, incapables de faire œuvre de leurs dix doigts.

Par mépris ou plutôt par indifférence et par

ignorance, les fidèles se privent ainsi de l'union si féconde avec les prières et les sacrifices du Carmel, union qui ravirait les saintes âmes qui s'immolent dans la solitude pour le service de Dieu et le salut éternel du prochain.

Nous allons essayer dans cette modeste étude de tracer un portrait fidèle de la Carmélite telle qu'elle est dans sa vocation, dans sa vie de prière et de sacrifice, dans son travail et dans son apostolat. Si nous nous faisons bien comprendre, le lecteur éprouvera souvent en contemplant la vie des vierges du Carmel la sainte émotion que ressent le chrétien devant le tabernacle : « Jésus est là parce qu'il nous aime ». Oui Jésus est là dans ces cœurs de femmes devenues ou restées pures comme des anges, il est là pour rendre les prières ardentes, les immolations joyeuses, il est là demandant la pénitence des pécheurs, la sainteté des justes.

Au Carmel comme sur la Croix, le béni Sauveur Jésus a soif des âmes ; et ses servantes, aussi aimantes que Marie-Magdeleine, aussi actives que Marthe, lui offrent sans cesse l'eau vive de leurs adorations et de leurs sacrifices. Elles prient au nom de ceux qui ne prient pas, elles châtient leurs corps au nom de ceux qui ne cherchent que les jouissances matérielles.

Aussi Dieu entend le vœu ardent de leurs cœurs ; il leur accorde cette maternité spirituelle des âmes qui a été la récompense de Marie au Calvaire.

Le Carmel est un trésor caché que chacun de ses fils, chacune de ses filles se fait une joie d'augmenter afin de pouvoir donner sans mesure aux prêtres, aux missionnaires, aux Sœurs de charité, aux âmes de bonne volonté comme aux pécheurs et aux pauvres prisonnières du Purgatoire. Toute à tous parce qu'elle est toute à Dieu, voilà la vraie et sublime ambition de la Carmélite.

Elle se sanctifie sans éclat, sans œuvres merveilleuses à l'extérieur ; ses journées sont remplies par la prière et un travail incessant.

Le portrait de sainte Thérèse, tracé par la Supérieure des Franciscaines de Madrid, pourrait servir à faire connaître la Carmélite. « Dieu soit béni de nous avoir fait connaître une telle Sainte. Chacune de nous peut l'imiter. Elle mange, elle dort, elle parle, elle agit comme tout le monde ; et pourtant c'est une Sainte ; son esprit est bien celui du Sauveur, humble, simple, sincère. Elle vit parmi nous comme lui-même a vécu parmi les hommes, sans effrayer personne et en consolant tous les cœurs ».

Nous pourrions dire telle mère, telle fille, car

chacune s'efforce avec simplicité d'acquérir la perfection de la charité.

Si le but contemplatif est assez connu ; si l'on sait que selon la parole du divin Maître, la Carmélite a choisi la meilleure part au sein de l'Église, son caractère apostolique n'est généralement pas assez connu ni apprécié, surtout en notre temps où tout est à la fièvre de l'activité, du dévouement aux œuvres extérieures. C'est pourquoi nous montrons la mission de zèle du Carmel, son rôle et sa grande part dans l'apostolat ; nous terminons notre travail, en jetant un coup d'œil plein d'admiration sur la prospérité de nos Carmélites en France.

Il nous a semblé particulièrement salubre de montrer sous son vrai jour et dans sa forme propre cette vie contemplative qui a une si belle mission apostolique et qui tient à la société par des rapports mystiques et des communications surnaturelles.

Ce travail n'est donc que le reflet de la vie réelle de la Carmélite. S'il a un mérite, c'est celui de la sincérité. — Le lecteur impartial en jugera ; il suppléera à ce que nous avons omis de dire, en étudiant la Vie et les Ecrits de notre séraphique Mère sainte Thérèse.

LA CARMÉLITE DÉCHAUSSÉE

CHAPITRE PREMIER

Enfant de Marie.

Amour pour la S^{te} Vierge. — Toute jeune fille puise dans son éducation chrétienne un sentiment de tendre dévotion envers la Très Sainte Vierge. Ce sentiment se développe, se fortifie à mesure que le printemps de la vie s'épanouit, que le cœur s'ouvre à l'amour. Aussi, partout, sous des vocables divers, dans les pensionnats comme dans les paroisses, sont établies des confréries florissantes en l'honneur de Marie, et les mères regardent avec une joie sainte et un légitime orgueil leurs enfants, porter au cou des médailles bénites, se revêtir du saint scapulaire, s'inscrire dans les confréries, s'enrôler sous la bannière de la Reine du ciel. Que d'enfants, même avant leur naissance, sont offerts à Marie, puis, voués à porter ses couleurs pendant un certain nombre

d'années ! Le peuple chrétien aime tant la divine Mère du Sauveur ; sa confiance en sa maternelle protection est si grande ! C'est que, Dieu excepté, rien n'est au-dessus d'elle.

Destinée à devenir la mère du Messie, à se voir élevée à la dignité de la maternité divine du Verbe, elle a été comblée d'autant de grâces qu'une pure créature en pouvait recevoir. Elle a été choisie pour porter dans son sein, le Dieu tout puissant qui, par amour, a voulu se revêtir de notre humanité pécheresse tout en gardant la plénitude de sa divinité.

S'il était donné à un enfant de choisir sa mère, ne la voudrait-il pas parfaite ? Si sa puissance était assez grande pour lui permettre de la créer, de quels dons l'amour filial ne l'enrichirait-il pas ? Ce serait la mère la plus belle, la plus tendre, la plus admirable. — Eh bien ! ô miracle des miracles ! ce qui ne saurait être qu'un rêve d'ambition irréalisable pour n'importe qui d'entre nous, le ciel et la terre en contemplant la merveille en Marie.

Grandeur de Marie. — L'Église lui attribue ces paroles de la sagesse : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies ; avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès lors. J'ai été

établie dès l'éternité, et dès le commencement avant que la terre fut créée » (1).

Elle est la mère du pur amour, de la crainte, de la science et de l'espérance sainte. En elle réside toute la grâce de la vie et de la vérité ; en elle se trouve toute l'espérance de la vie et de la vertu. « Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte ; car mon esprit est plus doux que le miel et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus excellent. La mémoire de mon nom passera dans la suite de tous les siècles » (2).

Tandis que par ces paroles, le Saint-Esprit nous fait concevoir une faible idée des grandeurs et des richesses de la Très Sainte Vierge ; Marie elle-même, lorsque les temps furent accomplis, nous révèle dans son cantique du Magnificat, que le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses. « Aussi toutes les générations m'appelleront bienheureuse ».

Étant devenue par son « fiat » à la parole de l'Archange, la mère du Dieu Sauveur, elle est devenue également, par la parole de son Fils qui opère et le vouloir et le parfaire, la mère de tous

(1) Prov. : VIII, 22, 23.

(2) Eccli : XXIV, 24 et suiv.

les rachetés. Nous savons dans quelle solennelle circonstance, au prix de quel douloureux martyr s'opéra cet enfantement d'adoption. Aussi depuis lors, tous les chrétiens la vénèrent comme leur mère ; tous se font gloire de lui appartenir ; partout, en son honneur, s'élèvent des temples et des autels.

La Famille du Carmel. — Cependant, sa famille aînée, celle qui, plusieurs siècles avant sa naissance, avait été et demeure son peuple choisi, sa tribu privilégiée, est celle des saints prophètes qui vivaient sur la montagne du Carmel, et dont saint Élie est le Père et le Chef. Gloire unique que la famille du Carmel n'abandonne à nulle autre, ni sa dignité à une nation étrangère.

Au milieu du déluge universel des erreurs et des idolâtries, le Très-Haut s'est choisi le peuple d'Israël afin d'y perpétuer les prophéties messianiques et y faire naître, de la tige de Jessé, de la famille royale de David, le Messie promis et attendu. Eh bien ne convenait-il pas que, dans ce peuple, il y eut une tribu, une famille, spécialement destinée à offrir un culte à la Vierge qui, selon la prophétie d'Isaïe, devait donner naissance au Rédempteur ?

Nous la trouvons au Carmel, dans les enfants des prophètes, neuf siècles avant l'accomplissement des temps. A saint Élie en prière, le Seigneur accorde la vision d'une petite nuée, s'élevant de la mer, figure prophétique de la Bienheureuse Vierge Marie ; elle devait apporter à la terre, desséchée par la corruption des hommes, la nuée qui ferait descendre le Juste et régènerait l'humanité.

Le Voyant réunit autour de lui quelques disciples, il leur explique sa vision et leur communique son amour pour la future mère du Messie. Alors, la Tradition rapporte qu'ils élevèrent sur l'endroit où saint Élie avait aperçu la nuée miraculeuse, le premier oratoire en l'honneur de Marie, et lui offrirent par leurs chants et leurs prières, un culte anticipé. Ce fut le berceau de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

La Très-Sainte Vierge en est devenue la reine et la mère : elle l'a pris sous sa particulière protection, et, dans la suite, elle voulut même que ses membres fussent appelés : « Frères et Sœurs de la Bienheureuse Vierge Marie » ; appellation à laquelle des Souverains Pontifes ont attaché de précieuses indulgences.

Pendant que, sur les sommets du Carmel, dans les disciples d'Élie et d'Élisée, se perpétuait la

famille religieuse qui avait à cœur l'honneur et le culte de la Vierge Marie, nous y voyons monter aussi de temps à autre, à certains jours de fête surtout, de pieux Israélites qui, sans doute, venaient s'associer aux prières et cérémonies des ermites, et qui avaient une absolue confiance dans leur puissance d'intercession. Nous constatons l'origine de ces coutumes, de ces premiers pèlerinages dans la démarche de la Sunamite qui vint trouver Élisée sur la montagne du Carmel parce que son fils, miraculeusement obtenu du ciel par la prière de l'homme de Dieu, venait de mourir subitement. Son mari la voyant prendre l'ânesse pour courir plus vite, lui dit : « D'où vient que tu vas trouver l'homme de Dieu ? Ce n'est aujourd'hui ni le premier jour du mois ni un jour de sabbat où tu puisses profiter des instructions qu'il fait au peuple. » (1)

Elle lui répond : « Je veux y aller. » Elle s'y rendit ; la prière d'Élisée obtint du ciel le miracle de la résurrection de son fils.

D'autres pèlerins vinrent dans la suite des âges visiter ces lieux sanctifiés par les prophètes Élie, Élisée et leurs disciples. La montagne du Carmel

(1) IV Liv. des Rois, C. 4, V. 23.

demeurait ainsi la montagne de la prière, des miracles, des austérités et des louanges en l'honneur de la future mère du Messie. Comment alors s'étonner que l'humble Vierge Marie de Nazareth y montât s'entretenir avec les solitaires, d'autant plus que Nazareth n'est qu'à quelques lieues à peine du Carmel ?

En tous cas, les ermites du Carmel, au sentiment de l'Église, selon les leçons de l'Office du 16 juillet, eurent la douce joie de contempler les traits mortels de la Mère du Sauveur, de lui offrir leurs hommages, de jouir de la faveur de ses saints entretiens. Même après la dispersion des Apôtres, la Sainte Vierge se rendit souvent au Carmel pour s'entretenir avec les solitaires, pour les consoler et les animer comme ses propres enfants. Elle s'y retirait même avec quelques vierges consacrées au Seigneur pour s'appliquer à la prière et à la contemplation. De cette manière se réalisa cette parole de l'Écriture : « Le Carmel est sa possession », son héritage, sa propriété. Il en devait être ainsi puisque sa beauté surnaturelle était comparée à la beauté naturelle de ce site merveilleux. Le Saint-Esprit lui avait donné la gloire du Liban, la beauté du Carmel et de Saaron. — C'est pourquoi nous pouvons

affirmer que le Carmel est la montagne de Marie que la postérité d'Élie est sa famille aînée ; les vierges carmélites sont les épouses de son divin Fils et ses enfants bien-aimés.

Protection de Marie. — Quand le ciel eut récompensé la vie terrestre de la Bienheureuse Vierge Marie, celle-ci ne se montra, pour ainsi dire, que plus empressée à étendre sa maternelle et toute-puissante protection sur ses enfants du Carmel. Qui dira tous les miracles opérés par Marie en leur faveur ! Combien fut féconde, à travers les siècles, la rosée de la grâce céleste pour faire produire de bons raisins à cette vigne que devaient souvent ravager les petits renards, c'est-à-dire la haine des sectaires, lorsqu'elle était en fleurs de sainteté, pour faire germer des moissons de justes dans le sillon de cette terre labourée par la persécution et arrosée par le sang des martyrs, pour orner enfin l'arbre prophétique de fruits d'une suavité merveilleuse ; car le lait et le miel devaient toujours couler en abondance au Carmel : le lait de la vérité contemplée par l'oraison, et le miel plein de douceur d'une charité bienfaisante.

Il est vrai que Marie, au Calvaire, sous les

yeux de son fils crucifié, et par l'efficacité de sa parole, est devenue la mère universelle de tous les hommes ; elle les a tous adoptés pour ses enfants ; elle aime tous les chrétiens d'un amour plus étendu qu'aucune autre mère n'est capable d'aimer les siens ; toutefois, est-ce témérité présomptueuse de penser qu'elle garde une prédilection particulière aux religieux et religieuses du Carmel ? Mais ce n'est pas méconnaître son réel et universel amour maternel que d'élever cette prétention, d'une faveur de choix, puisque Marie nous a donné le saint scapulaire comme signe distinctif. Don précieux, armure spirituelle, bouclier impénétrable aux traits de l'ennemi ; « sainte parure de ma mère, se dit la vierge du Carmel, je vous préfère à tout : aux richesses, aux vains ornements du monde, qui, trop souvent, tandis qu'ils rehaussent la beauté éphémère du corps, sont pour l'âme des occasions de mort par le péché. »

Le don d'un vêtement a toujours été considéré comme un gage d'amour. L'Écriture Sainte en rapporte plusieurs exemples. Après la faute originelle de nos premiers parents, Dieu se montra doublement père : en les créant, il les avait laissés nus, et en leur donnant un vêtement pour couvrir la nudité de leur corps, il leur fit mieux sentir,

dit Origène, son affection paternelle que par le don de la vie.

Le prophète Élie, emporté dans les nues sur un char de feu, laissa son manteau à son disciple Élisée, comme une preuve d'amour, comme un signe visible qu'à sa prière, il recevait en héritage le double esprit de son maître : cet esprit prophétique de sublime contemplation et de zèle apostolique pour la gloire du Très-Haut.

De même donc que les mères aiment à confectionner les vêtements dont elles couvrent le corps de leurs enfants, afin de les protéger contre les intempéries ; de même que la tendresse maternelle s'élève comme une forteresse infranchissable à tout ce qui pourrait leur nuire, car devant le danger, une mère se dresse telle une lionne rugissante, prête à mourir pour sauver ceux qui lui doivent la vie et qu'elle aime mieux qu'elle-même ; de même en face des persécutions sans cesse renaissantes, la Reine du Carmel a voulu revêtir ses enfants de ses propres vêtements, les couvrir d'un bouclier invulnérable, leur donner une armure de salut éternel.

Le saint scapulaire. — Apparaissant, entourée d'une troupe d'anges, à son serviteur, saint

Simon Stock, au milieu du treizième siècle, elle lui dit : « Reçois mon fils bien-aimé, le scapulaire « de ton Ordre, signe de ma confraternité, privilège « pour tous ceux qui le porteront. Quiconque en « mourant sera revêtu de cet habit ne souffrira « pas les flammes éternelles. C'est un signe de « salut, une sauvegarde dans les dangers, un gage « de paix et d'éternelle alliance. »

En attachant à notre scapulaire les grâces les plus précieuses, en le déclarant un signe de salut, Marie prenait en main la défense de son Ordre menacé, à cette époque, de suppression. Elle ne pouvait, me semble-t-il, nous témoigner d'une manière plus éclatante l'immensité de sa maternelle tendresse ; et, en vraie mère, qui ne néglige aucune occasion de répandre ses bienfaits sur tous les siens, elle invite en même temps la multitude des chrétiens à se parer d'un habit qui doit leur procurer une part spéciale à ses faveurs.

Aussi, la Vierge du Carmel comprend l'amour de prédilection que Marie, sa mère, lui témoigne en lui offrant son vêtement pour l'en couvrir. Elle sait que les autres vêtements, fussent-ils de la plus riche matière, n'ent marquent pas moins le châtiement du péché ; si gracieux, si nouveaux qu'ils soient, si ravie que puisse être la mondaine, d'en

parer sa vanité, jusqu'à faire dire d'elle, avec l'écrivain sacré, qu'elle est ornée comme un temple, ce ne sont jamais là que des biens d'emprunt. Ce luxe outré dont la modestie chrétienne n'a pas toujours réglé les formes, n'a rien de commun avec la simplicité du vêtement de la Sainte Vierge. Avec quel respect il est placé sur les épaules, avec quelle vénération on le porte, avec quel amour on le baise souvent ! Ce n'est pas une vulgaire étoffe dont on dissimule la pauvreté sous de vaines parures, mais c'est un témoignage permanent de notre sincère dévotion envers Marie.

Privilège Sabbatin. — A ce premier privilège de préservation des flammes de l'enfer, est venu s'ajouter un second, bien précieux, lui aussi : celui de la prompte délivrance de la prison du purgatoire, le premier samedi après la mort, pour l'âme pieuse qui a gardé la chasteté, et dit fidèlement son Office.

Obéissant aux ordres de la Très-Sainte Vierge, le pape Jean XXII, donna le 3 mars 1322, la célèbre Bulle : « *Sacratissimo uti culmine* », dans laquelle il approuve la dévotion au scapulaire, raconte la vision dont il fut favorisé et annonce à tout l'univers l'indulgence dite sabbatine : « J'ac-

cepte donc cette indulgence, dit-il en terminant, je la ratifie et la confirme sur la terre, comme Jésus-Christ l'a gracieusement accordée dans les cieux à cause des mérites de la Bienheureuse Vierge Marie. »

Exercices de piété en l'honneur de Marie. — La Carmélite ainsi revêtue, protégée, favorisée, enrichie, n'est-elle pas l'enfant privilégiée de Marie ? Notre Seigneur lui-même proclame cette précieuse filiation, lorsqu'apparaissant à sainte Thérèse, il appelle le Carmel « l'Ordre de sa Mère ». Comment lui témoigne-t-elle son amour filial et sa reconnaissance ? Multiples sont, dans sa vie religieuse, les exercices de piété que prescrivent les Constitutions, tels que : le chant quotidien du *Salve Regina* après Complies, et avec plus de solennité et en manteau blanc, les samedis soirs et les veilles des fêtes de la Sainte Vierge ; le chant de la messe votive « *De Beata* » chaque samedi matin ; la récitation des litanies après Vêpres ; le chapelet, etc., etc.

La Carmélite ne fait rien sans l'offrir à sa mère du ciel ; elle lui confie ses actes et tous les mérites de sa vie ; implore par une ardente et humble invocation, par l'*Ave Maria* surtout, sa

bénédictio et sa protection. Quand l'heure sonne, toute occupation est interrompue pour saluer Marie ; il est rare qu'une Carmélite ne lui ait pas offert, et remis entre ses mains le « vœu héroïque » en faveur des âmes du purgatoire. Sa prise d'habit l'ayant rendue participante du riche trésor du Carmel, elle devient, par sa profession, l'enfant consacrée à Marie, car elle promet ses vœux à Dieu et à la Bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel.

Au chœur, la statue de la Sainte Vierge occupe la place d'honneur, en souvenir de la superbe statue de Notre-Dame de la Clémence que sainte Thérèse avait fait placer à la stalle même de la prieure, lui remettant les clefs du couvent, et la proclamant l'unique prieure du monastère de l'Incarnation d'Avila.

Plus d'un miracle récompensait cette dévotion de notre sainte Mère : « La première année, écrit-elle dans sa *Vie*, que je fus prieure du monastère de l'Incarnation d'Avila, la veille de saint Sébastien, lorsqu'on commençait à chanter le *Salve Regina*, je vis la Mère de Dieu, entourée d'une grande multitude d'anges, descendre vers la stalle de la prieure où se trouvait une statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, et occuper elle-

même cette place. Dans ce moment l'image disparut à mes yeux, et je ne vis plus que cette divine Mère. Je trouvais qu'elle ressemblait un peu à l'image que m'a donnée la Comtesse, mais je n'eus pas assez de temps pour saisir cette ressemblance, j'entrai presque aussitôt en extase. Je vis alors au-dessus de la corniche des stalles du chœur et au-dessus des prie-Dieu qui sont devant, un grand nombre d'anges. Ils ne m'apparurent pas néanmoins sous une forme sensible, parce que la vision était intellectuelle. Je demurai ainsi tout le temps du *Salve* et la Très-Sainte Vierge me dit : « Tu as eu une heureuse pensée de me mettre à cette place ; je serai présente aux louanges que les religieuses de ce monastère chanteront en l'honneur de mon Fils, et je les lui offrirai » (1).

Une autre fois, écrit ailleurs la Sainte, tandis qu'après Complies nous étions toutes en oraison dans le chœur, la Très Sainte Vierge m'apparut ; elle était environnée d'une très grande gloire, et portait un manteau blanc sous lequel elle nous abritait toutes. Elle me fit connaître en même temps le haut degré de gloire où son divin

(1) Vie écrite par elle-même, tome I p. 541. Additions. — trad. Bouix.

Fils devait élever les religieuses de cette maison » (1).

En un mot, le Carmel, c'est la demeure de Marie ; tout parle d'elle, tout chante ses louanges, tout proclame sa maternelle tendresse, tout conduit à elle, et par elle, tout s'adresse à son divin Fils : la Carmélite va par Marie à Jésus.

(1) Vie écrite par elle-même : chap. 36, p. 498, trad. Bouix.

CHAPITRE DEUXIÈME

Épouse de Jésus-Christ.

Election. — Notre Seigneur choisit lui-même ses épouses dans tous les rangs de la société, comme il a choisi ses Apôtres. S'en allant lentement, une après-midi de printemps, le long du Jourdain, dans la première année de sa vie publique (1), il vit venir à lui deux jeunes disciples de son Précurseur : André et Jean, qui, sur son invitation, le suivirent, et devinrent ses premiers apôtres.

Dès l'aube du lendemain, André s'en alla chercher son frère Simon qui était venu, avec lui, de Galilée aux rives du Jourdain. Il avait hâte de lui faire partager son bonheur : « Nous avons trouvé le Messie, lui dit-il » et il l'amena à Jésus. —

(1) Le 16 février. — Vie de N. S. Jésus-Christ par René des Chesnaies. — C. 1^{er} p. 130.

Après l'avoir examiné quelques instants, le béni Sauveur lui dit : « Tu es Simon, fils de Jonas. Eh bien ! tu t'appelleras Cephas ». — Ce nom signifie Pierre.

La gerbe d'amis d'élite, que Jésus avait voulu recueillir dans la vallée du Jourdain, était maintenant entre ses mains. Le noyau du groupe apostolique était formé. Les trois futurs apôtres de la Croix avaient été appelés. Car, la volonté du Christ était que la croix fût l'élément principal de son évangile et, dans la répartition des charges et des dons, il la mettait au premier rang. Pierre et André ont tous deux été crucifiés ; Jean s'est de si près associé au crucifiement du Calvaire, qu'il n'eut point besoin d'autre crucifiement pour lui-même.

Il n'agit pas autrement avec les âmes qu'il appelle à la vie religieuse pour en faire ses épouses : il leur donne une part de sa Passion, une parcelle de sa croix ; mais le ciel en est la récompense. Que d'âmes seront sauvées par cette vie d'immolation ! « Le moment si court et si léger, dit l'Apôtre, des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire » (1). Une grâce de choix,

(1) 2 Corinth. IV. 17.

une impulsion secrète les éclaire sur la vanité du monde, sur ses dangers, sur les misères de la vie et la fragilité des biens terrestres ; un regard de prédilection les attire vers la solitude : colombes aimantes, brebis fidèles ou égarées un moment dans les sentiers du vice, elles se réfugient dans le cloître pour se donner tout à Dieu. Dans le secret de leur être intime, s'est fait entendre une voix douce et persuasive : venez et voyez où je reste ; et elles sont venues demeurer avec lui, captivées qu'elles étaient par le charme infini de son amour.

Diverses manières d'agir. — D'ordinaire, pour ces heureuses élues du Seigneur, une éducation chrétienne, au sein d'une famille où la religion des ancêtres est gardée avec plus d'honneur encore que la noblesse des titres, est plus estimée que les richesses de la fortune, a présumé à l'appel divin. A mesure que l'intelligence s'ouvre aux vérités de la Religion, le goût pour la prière, le silence, la solitude, s'accroît comme chez Thérèse d'Ahumada ; parfois, au beau jour de la Première Communion, à ce contact ineffable du cœur d'un Dieu avec le cœur humain, la loi du sacrifice s'impose, car l'enfant, comprenant que Dieu

l'a aimée et s'est livré pour son salut, veut le payer de retour, l'aimer par dessus tout, n'appartenir qu'à lui seul. Plus tard, la voix céleste parle avec plus d'instance : « Levez-vous, hâtez-vous de venir, ma bien-aimée, âme toute belle, venez ». Et la jeune fille, qui s'épanouit comme un lys immaculé, craintive devant le souffle du monde, répond : « Vous que mon cœur aime, dites-moi où vous faites paître vos brebis ? »

Bientôt le Carmel se dessine avec sa cime majestueuse, sa merveilleuse beauté et ses gras pâturages. Alors, dans l'élan de son amour, dans la jubilation de son cœur, la Vierge de s'écrier : « C'est bien le lieu de mon repos, je veux y vivre afin de m'immoler en me renonçant, en portant la croix, en suivant les pas de mon Sauveur. » Ce Dieu d'amour l'attire ; pour cet invisible Époux, tout est sacrifié : parents, amis, plaisirs, honneur, fortune. C'est de la folie, dit le monde. Oui, répond l'élue du Seigneur, c'est la folie de la Croix, c'est la folie des grandes âmes qui veulent souffrir à la place des coupables, qui prient au nom des indifférents, qui réparent les blasphèmes et les sacrilèges.

D'autre fois, tandis que l'âme s'agite, se trouble, est tourmentée par de continuelles fluctuations

entre les joies du monde qui la tentent, et les austérités du cloître qui tout ensemble l'attirent et l'effraient, Dieu parle et indique la voie du sacrifice. Alors, si sa parole est écoutée, si elle est comprise, bientôt le monde est vaincu par la Croix triomphante, à l'ombre de laquelle l'âme vient se reposer.

On a vu certaines âmes qui cherchaient à s'étourdir dans les plaisirs et les fêtes, qui ne voulaient pas de Dieu, mais que Dieu poursuivait par les reproches de la conscience : « Que faites-vous dans le monde ? A l'infinie soif de votre cœur, il faut l'Infini des Cieux ! » Et les vaincues de la grâce sont venues s'enfermer dans la solitude du Carmel.

Plus rares sont les miracles éclatants qui terrassent les Saül sur le chemin de Damas, qui prosternent les Madeleine aux pieds de Jésus ; cependant, en accueillant sous ses voûtes austères ces miraculés de la grâce, le Carmel les a régénérés et réhabilités : tel un Herman Cohen, et telle Melle de la Vallière, pour laquelle Bossuet a prononcé le sermon de la Profession devant la Reine, le 4 juin 1675.

Des marches du trône royal, nous voyons venir une âme virginale, Madame Louise de France, fille du roi Louis XV : nous l'appelons la Vénéra-

ble Thérèse de St-Augustin, du Carmel de Saint-Denis ; du douloureux veuvage descendit dans l'humble condition de sœur converse, Madame Acarie, qui mourut au Carmel de Pontoise ; l'auréole des Bienheureuses brille sur le front de Marie de l'Incarnation ; de même, au sein d'une famille Voltairienne, Dieu s'est choisi de nos jours deux âmes magnanimes : il donna le P. Doussot à l'ordre des Frères-Prêcheurs, et garda pour le Carmel, sa sœur, la mère Elisabeth de la Croix, qui mourut à Fontainebleau, après une vie féconde en mérites (1)

Multiplés sont les voies mystérieuses par lesquelles Dieu conduit les âmes sur la montagne du Carmel. Il est le Maître souverain, il agit selon son bon plaisir. Qui donc oserait jamais scruter ses desseins ? La vocation au Carmel est une grâce de prédilection, et l'amour divin ne va pas toujours par la même voie à la conquête des âmes.

Chemin du sacrifice. — Toutes ces âmes généreuses, d'où qu'elles viennent, entrant résolument dans le chemin du sacrifice, échangent leurs robes de prix, leurs toilettes soyeuses pour les

1) Leur histoire vient d'être publiée chez Plon, Paris.

saintes livrées de la pauvreté. Au lieu d'une table chargée de mets délicats et variés, c'est le jeûne, les continuelles privations. Il faut renoncer aux réjouissances du monde, aux fêtes, aux voyages : à leur place s'élève une sévère clôture qu'on ne franchit plus jamais, un voile sombre couvre toute la personne, le corps est châtié par les rigueurs de la pénitence, il ne prend plus que quelques heures d'un repos indispensable, sur une couche grossière et dure. La volonté elle-même s'écoule dans la volonté d'un Dieu qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la Croix. Pour devenir sa fiancée, l'âme doit mettre en pratique la condition du renoncement qu'il impose : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce » (1). Alors commence pour cette Carmélite le sacrifice de tous les instants : sacrifice de l'amour-propre, sacrifice de la volonté propre, sacrifice du jugement, tout est offert en holocauste sur l'autel de l'obéissance.

Action douce et forte. — Tout cela n'est pas l'œuvre d'un jour, car d'ordinaire l'Esprit-Saint agit également avec douceur et force pour incliner l'âme à le suivre sur les hauteurs, à se

(1) Math. XVI, 24.

cachez dans la solitude. En effet, avant d'exécuter la résolution d'être toute à Dieu, de se fiancer au Christ, la pauvre nature parfois fléchit, elle passe par des alternatives d'enthousiasme et de découragement, de force et de faiblesse, de froideur glaciale et d'enivrant amour ; devant la grandeur du sacrifice, un frisson d'angoisse secoue l'être humain et fait souffrir l'agonie, comme souffrait la divine Victime dans la grotte de Gethsémani ; mais enfin quand la lutte s'apaise, quand la victoire demeure à la grâce, alors le ciel redevient radieux. On ne saurait acheter trop cher le bonheur du Carmel.

Que le monde qui se scandalise, qui traite volontiers d'ingrates et de sans cœur ces âmes héroïques données à Dieu, écoute leur martyre au moment de la séparation d'avec leurs parents bien-aimés. Thérèse d'Ahumada va nous le révéler : Oui, je dis vrai, et le souvenir m'en « est encore présent, au moment de franchir le « seuil de la maison paternelle, j'éprouvai une « telle angoisse que je ne souffrirai pas davantage, « je crois, à l'heure de ma mort. Il me semblait « que mes os se détachaient les uns des autres. « L'amour de Dieu n'était pas assez fort dans mon « cœur pour triompher de mes affections de

« famille, et mes sentiments naturels se révoltaient
« avec une si grande violence que, si le Seigneur
« ne m'eût aidée, toutes mes considérations
« n'auraient jamais suffi à me faire avancer d'un
« pas. Mais Dieu me donna du courage contre
« moi-même, et enfin je partis » (1).

Le cloître. — La voici cette jeune fille, à qui le monde promettait un brillant avenir, la voici avec ses vingt ans et un cœur de vierge, retirée dans la solitude du monastère, enfermée dans le jardin du Carmel. Aux pieds de son crucifix, elle médite et contemple Celui qui l'a choisie entre mille pour en faire son épouse. Tout est calme et paisible aux alentours, aucun bruit des foules ne pénètre jusqu'à sa petite cellule ; en elle-même tout est recueillement. Le Sauveur cloué sur la Croix lui parle de son rôle de victime, lui montre son corps meurtri, ses plaies sanglantes ! Mets ta main dans la plaie de mon cœur, et comprends le supplice que mon amour pour toi et le salut des hommes m'a fait endurer ! Quelle vision d'expiation et de réparation ! Cette vue inspire à la nouvelle fiancée du Christ un désir ardent de

(1) Vie de la Sainte, par elle-même. Ch. IV.

s'immoler en victime ; anxieuse de devenir semblable à Celui qu'elle aime, elle s'offre à le suivre jusqu'au Calvaire, afin d'y mourir d'amour avec lui sur l'arbre de la Croix. Hostie pure et salutaire, étroitement unie à son céleste Fiancé, elle soupire après les souffrances afin de compléter ce qui manque à sa douloureuse Passion, afin d'ouvrir aux pauvres pécheurs une nouvelle source de grâces.

Qu'est-ce qu'une Carmélite ? — La Carmélite comprend que sa mission, le grand œuvre de sa vie, c'est de devenir une sainte et de s'immoler pour les âmes. Avant tout, son union avec Jésus fait d'elle une victime permanente de salutaire expiation. Cette expiation, il faut qu'elle la fasse pénétrer en elle : il faut que par toute l'âme, par tout le cœur, par toutes les puissances du corps aussi, elle soit saisie ; il faut qu'elle porte la croix avec joie, car Dieu aime cette joyeuse donation de soi-même, et que, ne fléchissant point sous son fardeau, elle se dresse avec des énergies superbes que rien ne brisera ; et elle s'en va où Dieu l'attend, au sommet du Calvaire ou du Carmel...

Savez-vous maintenant ce qu'est une Carmélite ?

S'en fait-on une idée juste ? — C'est une épouse sacrifiée qui dit à Jésus : Vous m'êtes un Epoux de sang. Comme lui a vécu d'immolations, elle veut partager cette vie, et dans l'exaltation de son amour, embrassant la croix, elle s'écrie : « Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ Jésus qui vit en moi ; loin de moi donc désormais de me glorifier en autre chose que dans la Croix de mon Sauveur ! »

N'est-elle pas belle, noble, généreuse, digne d'envie, la Carmélite sur ce lit nuptial de la Croix qu'aucun crime n'a jamais souillé, car non seulement elle ignore les vils calculs de l'égoïsme, mais elle offre au ciel un sacrifice de réparation pour l'humanité coupable. Je me réjouirai, dit-elle, avec une effusion de joie dans le Seigneur, et mon âme sera ravie d'allégresse en mon Dieu, parce qu'il m'a revêtue des vêtements du salut, et qu'il m'a parée des ornements de la justice comme un époux qui a la couronne sur la tête et comme une épouse parée de toutes les pierreries » (1).

Maintenant voyez comment Notre-Seigneur accueille et bénit sa fiancée. « De quelle inestimable joie, dit sainte Thérèse, mon âme fut

(1) Isaïe, ch. LXI. V. 10.

inondée le jour où je vis enfin s'ouvrir les portes de Saint-Joseph. Avant d'entrer dans le monastère, je m'arrêtai à l'église pour faire oraison : là, étant presque en extase, je vis N. S. Jésus-Christ qui me recevait avec un grand amour et qui, en me mettant une couronne sur la tête, me témoignait sa satisfaction de ce que j'avais fait pour sa très sainte Mère » (1).

Les Vœux. — Par quels liens se manifeste cette union sainte ? Quel en est le sceau qui marque sa consécration ? Comment ce sacrifice religieux s'accomplit-il au Carmel ? Par la profession des trois vœux : *pauvreté, chasteté, obéissance*, qui sont comme les trois clous qui attachent l'épouse à la Croix de son Epoux céleste, de manière à pouvoir dire avec l'Epouse des Cantiques : « Mon Bien-aimé est à moi, et je lui appartiens ; pour lui, je me sacrifie en hostie de louanges. » Et le divin Epoux de ratifier cette consécration en répondant : « Je vous rendrai mon épouse pour jamais ; je vous rendrai mon épouse par une alliance de justice et de jugements, de compassion et de miséricorde. Je vous rendrai mon épouse par une in-

(1) Vie de la Sainte écrite par elle-même, ch. XXXVI.

violable fidélité, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur » (1).

C'en est fait, l'union est contractée, la Carmélite, par l'émission des vœux de religion, qui sont simples, mais perpétuels de suite après l'année canonique du noviciat, est l'épouse de Jésus-Christ. Il est à remarquer qu'à l'inverse de l'impressionnante cérémonie de la prise d'habit et de l'imposition du voile noir aux professes choristes, à laquelle parents et fidèles peuvent assister parce qu'elle est publique, la Profession s'accomplit dans la plus stricte intimité, au Chapitre, entre les mains de la Prieure, en présence des seules religieuses de la Communauté. Du temps de sainte Thérèse, telle était la ferveur des premières Carmélites qu'il n'était pas rare de voir la novice tomber en extase au moment de prononcer ses vœux. Il en est encore de même pour la ferveur de nos Sœurs ; quant aux extases, nous les ignorons, personne n'étant admis à cette cérémonie !...

Pauvreté. — La fiancée du Christ a donc mis dans la corbeille de ses noces, les trois dons qui la livrent totalement en la possession de son

(1) Osée. ch. II. v. 19 et 20.

Epoux. Celui-ci est riche et puissant. N'est-il pas Celui qui est, Celui à qui tout appartient, le Créateur et le Maître souverain du ciel et de la terre, le Juge des vivants et des morts ? Cependant, par amour pour son épouse, afin d'opérer le salut de son âme, il a quitté les splendeurs de son royaume céleste, il est descendu de son trône de gloire, il a mené sur la terre une vie pauvre et laborieuse. Voulant donc l'imiter afin de lui ressembler, elle a renoncé à tout pour embrasser par amour la sainte pauvreté. Mon Dieu, quelle pauvreté que celle de la Carmélite ! Non seulement elle n'a plus rien en propre, mais elle ne dispose plus de rien, elle n'use même de rien sans la permission de la Mère prieure. Aussi bien se réalise en elle cette parole de son Epoux : « Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse »... Que de privations, que de sacrifices, que de souffrances impose cette pauvreté volontaire, à ces jeunes filles qui, pour la plupart, ont été élevées avec beaucoup de délicatesse, ont vécu dans le luxe, ont joui, au sein de la famille ou de la société, d'incalculables avantages !

Tout cela est quitté, parce que tout cela ne peut entrer en comparaison avec les richesses spirituelles qui deviennent l'héritage de la pauvre

Carmélite. Sous la bure grossière qui a remplacé les riches vêtements, vibre un cœur noble et généreux qui surabonde de joie au milieu des austérités ; moins le corps est satisfait, plus le vol de l'âme est libre pour se livrer et s'unir au divin Crucifié.

Chasteté. — L'Époux céleste réclame un cœur vierge, il ne prend son repos et ses délices que parmi les lys. Son Père est le Dieu Saint, sa Mère se nomme : l'Immaculée Conception ; aux Phari-siens il disait : « Qui de vous, m'accusera de péché ? » Cependant il est venu pour sauver les pécheurs. Son cœur miséricordieux n'a point repoussé la pécheresse publique prosternée à ses pieds, mais il a glorifié son action et pardonné beaucoup à celle qui avait beaucoup aimé : heureuse Marie-Magdeleine, donnez-nous votre amour et votre repentir !

Jalouse de lui garder dans un vase fragile le précieux trésor de sa virginité, et de lui donner tout son amour, la Carmélite sent grandir sa soif d'immolation, chaque matin, lorsqu'au banquet Eucharistique, elle reçoit le Pain des Anges, se nourrit du Froment des élus, et approche ses lèvres toutes pures de la coupe sacrée du vin qui fait épanouir le lys ; et elle s'écrie : « J'aime le Christ,

je n'appartiens qu'à Lui. En l'aimant je suis chaste, en le touchant je suis pure, en l'acceptant je demeure Vierge. »

Avec sainte Thérèse elle peut jeter à toutes les créatures le défi de l'aimer plus qu'elle : « Je consens, ô mon Dieu, à ce que d'autres vous servent mieux que moi ; qu'au ciel vous récompensiez les saints plus que moi, je le veux bien ; mais que sur terre quelqu'un vous aime plus que moi non, non, je ne pourrais jamais le souffrir ! » Sans doute, Marie-Magdeleine est devenue une grande Sainte, mais elle ne vous a pas aimé, mon doux Jésus, plus que vous aime Thérèse de Jésus !

Comment doit-elle prouver son amour à l'Époux céleste ?

En portant sa croix, en souffrant et en s'immolant car son Bien-Aimé est pour elle un bouquet de myrrhe, comme une grappe de raisin de Chypre, dans les vignes d'Engaddi. (1)

Apparaissant après sa mort au P. Jérôme-Gratien qu'elle aimait tendrement, sainte Thérèse lui dit : « Nous qui sommes au ciel, et vous qui êtes sur la terre, nous avons tous la même vie, vous en souffrant, nous en jouissant ; nous en

(1) Cant. des Cant. — 1 - 12.

contemplant la divine Essence ; vous, en la voyant à travers les voiles de l'Eucharistie... Dites-le à mes filles... »

L'auteur de l'*Imitation* dit qu'on ne peut vivre dans l'amour sans souffrir. C'est que la grandeur des souffrances est la preuve palpable de l'intensité de l'amour. Oh, le doux et crucifiant martyr que celui de l'amour du cœur d'une vierge pour Dieu ! Il a arraché au cœur séraphique de sainte Thérèse ce cri sublime : « Je vis, hors de moi, ravie ; j'attends en Dieu si haute vie, que je meurs de ne point mourir ! »

Malgré cela le monde, par un jugement insensé, continuera de dire : le cloître dessèche les cœurs. La vérité, au contraire, est que les cœurs purs renferment le plus riche trésor d'amour. Dans le cloître on aime vraiment, parce que les cœurs sont purs : à eux seulement, appartient la joie de voir le Seigneur.

Obéissance. — Cependant par les deux vœux de pauvreté et de chasteté la donation de l'épouse reste forcément imparfaite ; l'amour n'est pas satisfait, tant que le don de soi-même n'est pas entier : il lui faut l'abandon total de la volonté, alors seulement, il y a holocauste, union par-

faite, réciprocité, ce qui établit l'égalité et qui fait qu'ils sont deux dans un même esprit, dans un même corps, dans une même âme, dans une même immolation, dans une même charité bienfaisante.

L'Epoux divin s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix ; sa nourriture était de faire en tout le bon plaisir de son Père ; il ne cherchait pas sa gloire, mais la gloire de Celui qui l'avait envoyé. Sa prière, au Jardin des Oliviers, peut se résumer en ce cri de son cœur agonisant : « Néanmoins, mon Père, que ce ne soit pas ma volonté, qui se fasse, mais la vôtre ! » (1)

Telle doit être aussi la perfection de l'obéissance de la Carmélite si elle veut être vraiment une sainte religieuse.

Par les deux autres vœux, elle n'a sacrifié que les biens extérieurs et son propre corps ; il lui restait à parfaire l'holocauste par l'immolation de sa volonté et de sa liberté. En promettant obéissance, elle se livre elle-même au bon plaisir de son Epoux, n'ayant plus d'autre volonté que la sienne, d'autres désirs que les siens : c'est l'abandon total, actif, réel, de la plénitude de sa liberté. Mon bonheur, dit-elle, est de m'attacher à Dieu, de me

(1) S. Luc. XXII, 42.

perdre en lui, de ne vivre que par lui et pour lui. Aussi bien, si le Sauveur lui demandait pour éprouver sa foi ; si vraiment elle l'aime, comme il le fit pour saint Pierre, la réponse serait la même : « Seigneur, vous savez que je vous aime. Quand même il me faudrait mourir avec vous, je vous demeurerai fidèle. Vous êtes ma vie, mourir pour vous m'est un gain ! » (1)

Est-ce de l'enthousiasme ? de l'exaltation ? Soit ; mais il est à remarquer qu'il n'y a rien là que d'honorable. N'en faut-il pas au soldat pour devenir un héros et pour prouver son dévouement à la patrie ? N'en faut-il pas également à l'épouse et à la mère de famille pour accomplir leurs devoirs ? Un Saint n'est pas autre chose qu'un cœur exalté qui renonce à tous les amours de la terre, pour se briser aux pieds de Jésus-Christ.

La flamme de l'enthousiasme, de l'exaltation héroïque, pousse la jeune fille à s'enfermer dans la solitude du Carmel, à se jeter frémissante d'amour entre les bras de la Croix ; elle veut demeurer vierge, devenir une sainte, parce que son Epoux, le plus beau des enfants des hommes, le plus riche, le plus magnifique, est le Saint des Saints.

(1) Phil. — 1.-21.

CHAPITRE TROISIÈME

Fille de Sainte Thérèse.

L'enfant de Marie ne devient, au Carmel réformé, l'épouse de Jésus-Christ qu'en prenant rang parmi les vaillantes filles de sainte Thérèse. Sainte Thérèse ! qui ne la connaît ? qui ne l'aime ? Quelle est l'âme pieuse qui n'a pas lu et goûté ses immortels écrits ? Au Carmel nous l'appelons : *Notre Mère*. Filles et fils ne cessent de chanter ses louanges, de glorifier ses vertus, de retracer sa vie.

Sainte Thérèse. — Née à Avila, la perle de la Castille, le 20 mars 1515, Thérèse d'Ahumada avait vingt ans accomplis le jour où elle fit profession dans le couvent de l'Incarnation des Carmélites de sa ville natale. Après vingt-sept ans de vie religieuse, elle fonda le premier couvent de la Réforme sous le vocable de St-Joseph, dont elle répandit le culte et dont elle éprouva en maintes circons-

tances l'effet de la puissante protection. Quand Thérèse en parle, elle le nomme souvent : « Mon père saint Joseph ». Sa mort arriva le 4 octobre 1582, à Albe de Tormès. Nous célébrons sa fête le 15 octobre d'après la réforme du calendrier.

Dix-sept couvents de religieuses et quinze de religieux étaient l'œuvre florissante de notre séraphique Mère. Ils devaient rapidement se multiplier d'après cette parole prophétique de saint Louis Bertrand : « Mère Thérèse, je vous l'assure de la part de Dieu : avant cinquante ans votre Ordre sera un des plus illustres de l'Église ».

« On a comparé sainte Thérèse à la reine d'Espagne ; elle en avait, dit-on, le génie, la beauté, les manières et jusqu'au sourire. Thérèse, sur le trône, eut été Isabelle ; Isabelle, dans le cloître, eut été Thérèse. — Son auréole brille de toutes les gloires : femme de génie par l'intelligence, héroïne par le cœur, apôtre par la prière et l'immolation, vierge angélique par la chasteté, martyre mille fois par le désir, au premier rang des séraphins par l'amour ».

Le grand roi Philippe II, désireux de la connaître autrement que par ses lettres et ses œuvres, aurait dit un jour à son brillant entourage : « Qui me donnera de voir une telle femme ! »

Le Père Banez, qui la connaissait parfaitement bien, disait : « La Mère Thérèse de Jésus est grande de la tête aux pieds ; mais de la tête au-delà, elle est incomparablement plus grande encore ».

Ses Écrits. — « Admirablement douée par la grâce et par la nature, elle connut les résistances de celle-ci comme les appels de Dieu, les délais purifiants, les triomphes progressifs de l'amour ; l'Esprit, qui la voulait maîtresse dans l'Église, la conduisait par le chemin classique, si l'on peut ainsi dire, des faveurs qu'il réserve aux parfaits. Arrivée donc à la montagne de Dieu, elle fit le relevé des étapes de la route qu'elle avait parcourues, sans autre prétention que d'obéir à qui la commandait au nom du Seigneur (*Vie écrite par elle-même*) ; d'une plume exquise de limpidité, d'abandon, elle raconte les œuvres accomplies par l'Époux (*Livre des Fondations*) ; avec non moins de charmes, elle consigna pour ses filles les leçons de son expérience (*Le chemin de la perfection*) ; décrivit les multiples demeures de ce château de l'âme humaine au centre duquel, pour qui sait l'y trouver, réside en un ciel anticipé la Trinité Sainte (*Le château intérieur*).

Il n'en fallait pas plus ; soustraite aux abstrac-

tions spéculatives, rendue à sa sublime simplicité, la Mystique chrétienne attirait de nouveau toute intelligence ; la lumière réveillait l'amour ; et les plus suaves parfums s'exhalaient de toutes parts au jardin de la Sainte Eglise, assainissant la terre, refoulant les miasmes sous lesquels l'hérésie d'alors — celle de Luther — et sa réforme prétendue menaçaient d'étouffer le monde (1).

Enfin, si un de ses fils, (2) éminent par la science, la piété et les dignités dont il est honoré dans l'Ordre, nous a donné en deux éditions la meilleure traduction des « *Lettres de sainte Thérèse* » en attendant l'impression de ses autres œuvres, une Carmélite française s'est faite son historien en mettant sa plume au service de son cœur et de sa brillante intelligence. Après avoir écrit en un style entraînant « l'Histoire de sainte Thérèse d'après les Bollandistes » (3) elle conclut : « Sans lui décerner, comme on l'a prétendu, un titre dont elle ne doit honorer que ses fils, l'Eglise l'a cependant placée dans son estime, nous disons dans sa confiance, au rang de ses Docteurs ; et

(1) L'année liturgique au XV Octobre.

(2) R. P. Grégoire de Saint-Joseph.

(3) Par une Carmélite de Caen — tome II p. 485

Rome qui ne pouvait lui élever comme Albe un glorieux tombeau, lui a dressé à l'entrée de la basilique de Saint-Pierre, une immense statue, au pied de laquelle se lit cette inscription : *Mater spiritualium.* »

Mère spirituelle ! Mère et Maîtresse des âmes, non seulement de ses filles qui, de siècle en siècle, accourent vers elle plus heureuses et plus fières de lui appartenir, de ses fils qui lui doivent les meilleures inspirations de leur zèle et les plus belles pages de leurs écrits, mais mère et maîtresse de toutes les âmes simples, droites, sincères, qui cherchent dans la prière l'aliment quotidien de cette vie surnaturelle hors de laquelle on cesse d'être chrétien ».

Fille de l'Église. — Cette Mère spirituelle, admirable en toute sa vie et dans ses œuvres n'a vécu que pour l'Église. Voilà le seul titre qu'à l'heure suprême de la mort elle invoque devant Dieu. « Enfin, je suis fille de l'Église, je meurs fille de l'Église. » Sa vie durant elle a combattu par la prière, les jeûnes et les pénitences, l'hérésie luthérienne pour venir au secours de l'Église. La réforme du Carmel s'est opérée dans ce but. Elle a fait pénétrer une vigoureuse sève de vie dans

le vieil arbre planté sur la cime du Mont-Carmel par le prophète saint Élie ; elle lui a redonné son ancienne splendeur en faisant reflourir parmi ses membres la Règle primitive, adoucie pour des causes légitimes par le Souverain Pontife Eugène IV.

A ses filles que demande cette Mère spirituelle ? Au moment de recevoir le saint viatique avant de paraître devant Dieu, la Sainte, les yeux pleins de larmes, tendant vers ses filles des mains suppliantes leur dit : « Gardez bien votre Règle et vos Constitutions ; obéissez toujours à vos supérieurs, je vous le demande pour l'amour de Dieu. »

La Règle primitive. — Quelles sont de cette Règle primitive, écrite par saint Albert, patriarche de Jérusalem, donnée au moine Carme saint Brocard et confirmée par le Pape Innocent IV, les différentes prescriptions par rapport à la Carmélite, fille de sainte Thérèse ?

Clôture. — Cette Règle réclame une clôture sévère que la Carmélite ne franchira plus jamais. Elle est morte au monde ; elle vit cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Tout est mystérieux dans sa vie : cet éloignement du monde, ces parloirs som-

bres, ces grilles de fer armées de longues pointes, ces barreaux, ces rideaux noirs qui ne laissent passage qu'à une faible voix qui semble venir de loin, ce grand voile mortuaire qui enveloppe la fille de sainte Thérèse, tout cela effraye les âmes vulgaires, étonne et révolte ceux qui ne pensent qu'à la terre. Cependant tout cela n'est pas seulement un préservatif contre le monde, mais un symbole de respect, de recueillement et de sainteté. Cela forme comme le linceul apparent de l'existence de la Carmélite (1).

Solitude. — La Carmélite vit dans la solitude, elle habite seule dans une petite cellule. L'inventaire du mobilier n'est pas long à faire. Si le corps souffre dans ce dénuement volontaire, l'âme est dans la jubilation parce que l'Esprit-Saint parle au cœur. La cellule est l'école de la science céleste : là, Dieu est tout ce que l'on apprend, le résumé que l'on étudie pour arriver au sommet de la connaissance de la Vérité suprême. Toute la perfection d'une fille de sainte Thérèse consiste à s'unir à Dieu par amour ; l'oraison, comme nous

(1) Le Carmel, son esprit et sa vie, p. 17.

le dirons plus loin, est son aliment, sa vie, et l'amour sa demeure immuable.

Si elle demeure seule en cellule, elle la quitte cependant au premier son de la cloche pour se rendre aux divers exercices de la communauté, le plus souvent au chœur pour réciter en commun les différentes parties de l'Office divin : les quatre petites Heures dans la matinée ; Vêpres à 2 heures, Complies vers 8 heures, Matines et Laudes à 9 heures du soir.

Certes, la vie matérielle est austère, remplie de mille privations toujours sensibles à la nature, surtout quand on songe au confortable dont ces âmes généreuses jouissaient dans le monde. Fidèle aux obligations de sa Règle, toute Carmélite peut dire avec saint Paul : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude ; chaque jour à moi-même je meurs ».

L'abstinence. — L'abstinence est perpétuelle, le jeûne prolongé pendant six mois, de Septembre à Pâques, à moins que des causes légitimes ne militent en faveur d'une dispense, octroyée dans ce cas par la Prieure. L'autorité de celle-ci — qui ne reste en charge que trois ans — est toujours maternelle, veillant à la conservation des santés,

stimulant au besoin une certaine lâcheté, mais surtout modérant un zèle qui risquerait d'être excessif et indiscret. Il est vrai que le véritable amour ne connaît pas de limite, puisque la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure.

Toutefois l'important est de rendre la vie utile ; par conséquent on doit éviter, même au Carmel, de s'exposer à contracter des maladies, de faire des ouvrages trop pénibles afin de ne pas devenir par sa faute une charge aux autres. Que si Dieu permet à la maladie de faire son apparition dans ce jardin fermé, sur cette montagne de la divine contemplation — qui donc sur la terre en demeure jamais exempt ? — la Carmélite sait lui faire bon accueil comme à une croix précieuse que le Sauveur lui offre ; elle devient un moyen de sanctification et une source de mérites.

Mortification. — C'est pourquoi autant les personnes du siècle fuient tout ce qui les gêne, autant, et plus encore, au Carmel est aimée la mortification. Il y a là une soif d'immolation et de sacrifice. La Règle et ses austérités ne suffisant pas à ces âmes généreuses, elles voudraient toujours

faire plus et mieux pour le divin Maître qu'elles aiment et dont elles se sentent aimées ; et c'est ainsi que se justifie pleinement la parole de Notre-Seigneur : Mon joug est doux et mon fardeau léger.

Joie. — Une sainte joie, signe visible de leur bonheur intime, rayonne sur ces visages d'ascètes ; le corps si délicat, parfois épuisé par les privations, porte avec vaillance le poids des austérités jusqu'à une vieillesse avancée. Jour et nuit attachée à la croix avec le béni Sauveur Jésus, la Carmélite peut tout en Celui qui la fortifie. Elle est si heureuse de pouvoir faire sienne cette parole du grand Apôtre : « Avec Jésus-Christ je suis attachée à la croix ! » Quel bonheur de souffrir avec lui ! Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous » (1).

Les Constitutions. — A cette Règle bien courte en ses diverses prescriptions sont ajoutées les Constitutions. « C'est bien l'esprit de Dieu qui se manifeste ainsi ; et l'on ne fait pas de distinction entre les petites et les grandes choses ; il n'y

(1) Rom. VIII. 18.

a rien de petit, parce que c'est Dieu qui parle ; et que, lorsque Dieu parle, c'est pour semer la vie, c'est pour accroître la floraison de vie en l'âme. Par conséquent, choses petites ou choses grandes, c'est une source de vie qui est là, très près de nous, et à laquelle il nous faut communier. Une Carmélite est passionnée pour sa Règle : qui pourrait dire avec quel entrain, quelle gaieté vaillante, elle se jette à corps perdu dans cette Règle ! (1)

« Quand on se fait moine, disait le Père Lacordaire, on se fait moine jusqu'au cou ». Il en est ainsi de la Carmélite ; elle aime et pratique intégralement sa Règle primitive qui est son livre de vie.

La Mère Prieure. — Toutefois, s'il y a des points où la Règle écrite est muette et obscure, il y a la Règle vivante, agissante, parlée dans la Mère Prieure ; et la Prieure expliquant l'esprit de la Règle et des Constitutions, cela devient sacré comme la loi écrite. C'est la volonté de Dieu qui nous est exprimée.

C'est pourquoi grande est la déférence témoignée par tous les membres de la communauté à

(1) Qu'est-ce qu'une Carmélite ? chez Morel, Lille, p. 15.

celle qui est l'image visible de Dieu et l'interprète de sa volonté ! Rien ne se fait sans son ordre ou sa permission ; rien n'entre au monastère, ni n'en sort, pas la moindre chose, sans qu'elle le sache. Mais son autorité n'a rien du despotisme, elle est surtout une mère pour toutes ses filles, qui peuvent toujours l'approcher avec une filiale confiance, certaines qu'elles sont de trouver auprès de « notre Mère » — ainsi l'appellent-elles — lumière dans les doutes, force dans les faiblesses, soulagement dans les besoins. Rien ne lui échappe. Vierge sage, Femme forte, elle veille au maintien du bon ordre de la communauté, à la ferveur de la régularité, à l'amour des sacrifices, à la pratique de la charité. Elle les entraîne toutes par les attraits de la charité. Vraiment de tous les Carmels l'on peut affirmer sans crainte de se tromper, ce que disait notre sainte Mère de celui d'Avila : « C'est un véritable Paradis sur terre ».

Préjugés. — Cependant, malgré ces évidentes vérités, il n'est pas rare d'entendre des personnes, d'ailleurs fort pieuses, dire à une jeune fille que Dieu semble appeler à une vie parfaite : « N'allez pas au couvent, il y a des misères ». Mais ne pourrait-on pas retourner l'objection et répondre : « Si

vous voulez garder l'innocence de l'âme, la pureté du cœur, l'intégrité corporelle, ne restez pas dans le monde ; il y a trop de misères.» De quel côté se tient le plus de vérité ? Il est certain que l'expérience avait appris à sainte Thérèse elle-même ce qu'est une maison où il y a beaucoup de femmes réunies. C'est pourquoi ne veut-elle qu'un petit nombre dans ses Carmels, vingt et une religieuses au plus, à moins qu'une légitime dispense n'autorise à en recevoir davantage en vue seulement d'une nouvelle fondation.

Remède au mal. — Et pour remédier aux misères toujours possibles là où se trouve notre humanité déchue, la Sainte, dans une lettre au P. Jérôme Gratien en décembre 1576, écrit : Je suis persuadée qu'on ne trouvera aucun remède pour nos monastères de religieuses, tant qu'il n'y aura pas quelqu'un de la famille pour les diriger. Bien que le relâchement existe dans des monastères soumis aux religieux, il n'y en a pas autant que dans les autres... (1)

Mais où donc sur cette terre l'homme ne gémit-

(1) Nous ne faisons que transcrire le sentiment de préférence de notre sainte Mère, pas plus — cf. S^{te} Thérèse par Henri Joly, p. 109.

il pas ? Le monde effrayé de voir qu'une âme abandonne ses fêtes, déserte ses spectacles, renonce aux vanités, pousse ce cri d'alarme : « Tout le monde ne peut pas aller au couvent ! » Qu'on se rassure ! Les vierges consacrées au Seigneur seront toujours l'infime minorité. Nos cités sont des Babylone et des Sodome plutôt qu'un vaste béguinage. Plût au ciel que les chrétiens de nos jours ressemblassent à ceux des premiers siècles de l'Église où l'union et la charité étaient si parfaites qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ! Les païens eux-mêmes en étaient dans l'admiration. Et de même que ces premiers disciples du Christ volaient au martyre comme à des noces, de même nos religieuses, hosties innocentes, se livrent au martyre de la croix pour le salut des pécheurs : telle est la mission de la Carmélite.

Crime. — Quelle impiété que de vouloir tarir cette source de rédemption ! Éternelle vérité stigmatisée par le Sauveur : « Hypocrite, vous découvrez la paille dans l'œil de votre frère et vous ne remarquez pas la poutre qui crève le vôtre » (1). Si les grandes pensées viennent de Dieu, ne peut-

(1) Math. VII 3. et Luc. VI. 41.

on pas avancer aussi que bien souvent les idées généreuses, les nobles entreprises, les saintes émulations sont soutenues par le cœur des femmes ? Laissons-leur quelques petites misères au sein de leur vie cloîtrée, afin que, remplies d'humilité, elles compatissent à nos malheurs, et que se sanctifiant elles-mêmes en se dépouillant de la rouille de leurs infirmités, elles travaillent avec efficacité par la prière et les volontaires expiations à notre conversion.

Charité fraternelle. — Au Carmel surtout, ce ne sont pas de simples juxtapositions qui vivent d'une vie commune, mais des âmes qui s'aiment comme des sœurs d'une même famille, étroitement unies qu'elles sont entre elles par le lien de la plus franche et cordiale charité.

La Règle est intégralement observée, précisément afin de remédier au caprice, et de ne rien laisser à la mobilité du caractère. En se revêtant d'un habit grossier, en se couvrant du blanc manteau, en se cachant sous le grand voile sombre, la Carmélite n'a pas prétendu changer de nature comme une chrysalide ; mais afin d'atteindre avec plus de facilité le but proposé, qui n'est autre que la sainteté, elle a pris des mesures de prudence.

Le temps jusqu'à la dernière minute est employé à un meilleur usage qu'à la confection d'objets de vanité ; dans les plis d'une robe de bure il semble bien difficile de découvrir un aliment de corruption.

Pour se soutenir et s'encourager dans ce travail de perfection, la Règle primitive apporte de puissants secours. Outre l'union, l'exemple et l'émulation des Sœurs, il y a l'oraison, les lectures pieuses, les exhortations, la fréquentation des sacrements. Tout cela est donné dans une très large mesure à la fille de sainte Thérèse ; mais surtout l'assistance aux offices divins, le sacrifice de la Messe et la réception quotidienne de la sainte Communion.

Enfin de leur sainte Mère, les Carmélites, ces filles *austères et pénitentes*, ont hérité du don charmant d'une sainte gaieté. Tous ceux, en effet, qui ont eu le bonheur de les approcher ont donné d'elles cette note caractéristique qu'elles sont les plus gaies des religieuses.

Les deux heures de récréation, outre celles des jours de fête et de licence, tout en étant pieuses et assez sérieuses, écrit l'une d'elles, pour que les âmes en tirent du profit, sont cependant très joyeuses ; on y remarque que les sœurs les plus

mortifiées sont les plus épanouies ; en effet, pourquoi serait-on triste, puisqu'on possède Dieu et qu'on a tout quitté pour son amour ?



CHAPITRE QUATRIÈME

Disciple de Saint Jean de la Croix.

Vie et doctrine. — De son père saint Jean de la Croix, la fille de sainte Thérèse reçoit une direction sage, prudente, éclairée. Sa mystique n'est que l'exposé doctrinal de sa vie. Il est par conséquent utile d'avoir des deux, une idée juste.

Selon le cours naturel des choses, on vit d'abord, on agit avant d'instruire les autres. C'est la méthode rationnelle suivie par saint Luc au sujet de l'histoire de Notre-Seigneur, car il dit au commencement des Actes des Apôtres : « J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement » (1).

(1) Actes des Apôtres 1. 1.

Et les interprètes, de faire observer que l'action précède l'enseignement. Nous allons faire de même rapidement en ce qui concerne notre père saint Jean de la Croix ; sa vie réelle donnera à la fille de sainte Thérèse une lumière pratique pour mieux saisir son austère doctrine.

Estime de sainte Thérèse pour saint Jean de la Croix. — N'est-il pas le Père de la Carmélite ? N'a-t-il pas été de son vivant le parfait directeur des premières Carmélites ? Notre Mère sainte Thérèse avait en très haute estime son premier-né de la Réforme. Elle ne tarit pas d'éloges sur son Père Jean de la Croix, « petit de taille, mais grand devant Dieu ». Considérez-le, écrit-elle à quelques-unes de ses Carmélites, comme un autre moi-même, car il est vraiment le père de mon âme, et vous ne sauriez croire dans quelle solitude me laisse son absence. L'un et l'autre se comprenaient à merveille. Aussi quand on a lu leur vie, on n'est pas étonné de voir que leur union et leur égalité se consacraient dans ces extases communes où les religieuses les surprenaient, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, de la grille du parloir de l'Incarnation. — Et la Sainte, de dire avec son esprit charmant : « On ne peut pas parler des cho-

ses de Dieu avec le Père Jean de la Croix, sans qu'il vous entraîne avec lui en extase. »

Aussi bien, voulait-elle le donner comme guide à ses filles, persuadée que, sous un tel père et directeur, celles-ci ne manqueraient pas de faire de sérieux progrès dans l'acquisition des vertus solides, de garder le véritable esprit de la Réforme, et de conserver la ferveur des premiers jours. D'ailleurs, elle n'a réformé les Carmes qu'afin de leur donner des soutiens éclairés et des frères dévoués. Il n'y a pas à douter, dit M. Henri Joly, (1) la Réformatrice aime mieux rester sous la juridiction d'un même Ordre que de continuer à être sous la juridiction épiscopale isolée (si utile que celle-ci ait pu être dans les débuts). A son avis, le point de la plus haute importance était alors la constitution d'une province séparée pour les Carmes Déchaussés.

Notre sainte Mère savait aussi que, pour la plupart des postulantes, l'union des deux groupes semble chose naturelle, convenable, à laquelle il fallait s'attendre, et que par cela même, l'idée d'être gouvernées par d'autres religieux que ceux réformés du même Ordre pouvait bien en

(1) Sainte Thérèse p. 107.

arrêter quelques-unes, ou du moins, leur paraître étrange.

Mais voyons à l'œuvre notre père saint Jean de la Croix.

Sa vie. — Né à Fontibère en 1542, l'enfant reçut au baptême le nom de Jean, par une disposition particulière de la Providence qui voulait lui donner des ressemblances, et avec le Précurseur, et avec l'Évangéliste. A l'exemple du premier, il mena une vie cachée dans la solitude du cloître, se livrant à la pratique des plus austères pénitences. Sa vie entière a été, pour ainsi dire, une lampe ardente et brillante qui n'échauffait pas moins les cœurs par les feux de l'amour divin, qu'elle éclairait les esprits par l'éclat de ses lumières.

S'il est venu dans l'esprit et dans la vertu d'Élie, il a eu avec le disciple que Jésus aimait, cette ressemblance qu'il a été favorisé comme lui de plusieurs visions surnaturelles, dans lesquelles les secrets les plus cachés de la vie spirituelle lui ont été révélés, et il en a écrit ensuite d'une manière si sublime, que l'on peut avec raison, le considérer comme le prince des docteurs de la théologie mystique.

La Très Sainte Vierge l'adopta d'une manière

particulière pour son fils. Par deux fois, elle vint à son secours dans son enfance pour le sauver d'une mort tragique. Enfant du miracle par la visible protection de sa Mère du Ciel qu'il aimait toujours d'un amour unique, il était prédestiné à devenir une des pierres fondamentales du Carmel réformé auquel sa vie, ses œuvres et sa doctrine, allaient donner une si grande gloire.

De même Notre-Seigneur l'aima comme son disciple préféré, lui donnant largement à boire au calice de sa Passion, le rendant un véritable disciple de la croix. Jean fut comblé de faveurs si extraordinaires pendant sa vie mortelle, à peine longue d'un demi-siècle, qu'il est permis de le considérer comme l'ami du Sacré-Cœur. — Ame virile, cœur généreux, caractère noble, volonté énergique, Jean de la Croix suivit de près les traces sanglantes de son adorable Maître, gravit son Calvaire pour se tenir debout au pied de l'arbre de la croix, ne voulant, comme récompense de ses travaux, que souffrir et être méprisé.

Ayant vu de près les misères physiques en servant les malades de l'hôpital de Médine, il entra chez les Carmes, parce que c'était l'Ordre de Marie, pour embrasser une vie pénitente, travailler avec efficacité à l'extirpation des infirmités mora-

les, et parvenir en peu de temps au sommet de la perfection.

Afin de réaliser son idéal, il allait se retirer à la Chartreuse lorsque Dieu lui fit rencontrer notre mère sainte Thérèse qui venait de commencer avec succès la réforme des Carmélites, et songeait, afin de consolider l'œuvre naissante, l'entreprendre également chez les religieux. Jean de la Croix fut vite gagné à sa cause. Pendant vingt-trois années, ce premier Carme déchaussé devait faire reflourir la Règle primitive dans toute son austérité et lui donner une nouvelle vigueur.

Dans sa vie rude et pénitente, à Durvelo, Pastrana, Alcala, partout ailleurs où l'envoie l'obéissance, où le réclame le ministère des âmes, le saint religieux travaille à reproduire l'image de son modèle qui n'est autre que Jésus-Christ crucifié.

On ne doit pas chercher ailleurs la raison de ces mortifications par lesquelles il châtie son corps et le réduit en servitude. Il aime son Dieu, il veut s'unir à lui, expier, réparer par amour pour lui. La flamme de cet amour le pousse à l'immolation. Aux pieds du divin Crucifié, cet amant passionné de la croix apprend à rendre sa vie conforme à celle de son Dieu Sauveur ; ses yeux ne peuvent

s'en détacher. De longues veilles s'ajoutent aux rigueurs de la pénitence ; à cette école Jean de la Croix apprend la rare science d'une humilité profonde et du mépris de soi-même. Cet amour qui lui fait trouver ses plus chères délices dans l'anéantissement de l'orgueil humain, s'alimente dans l'oraison. N'est-elle pas de l'essence de la vie carmélitique ?

L'Oraison fut le canal des grâces et des dons célestes dont Dieu enrichissait l'âme de son serviteur. Il remplissait son intelligence des plus vives lumières, en même temps qu'il allumait dans son cœur un tel incendie d'amour que la flamme s'échappait au dehors et environnait son visage d'ascète d'une clarté extatique. Telle fut sa vie, que sa doctrine ne fait que confirmer en lui donnant un nouvel éclat. Il a choisi le chemin le plus rapide pour s'élever en peu d'années à une sainteté consommée. L'amour détacha son âme de séraphin de son enveloppe mortelle lorsqu'il n'avait pas encore 49 ans.

Sa Doctrine. — Chaque siècle a sa manière particulière de procéder dans l'exposé de sa doctrine et de ses découvertes scientifiques. Ainsi Notre-Seigneur parlait aux foules en leur propo-

sant des paraboles qui font le charme du récit évangélique ; tandis qu'aux Apôtres qui devaient enseigner la vérité à toutes les nations, il expliquait le sens littéral : « Pour vous, dit-il, il vous a été donné de connaître le royaume de Dieu ; pour les autres, il ne leur est proposé qu'en parabole » (1).

Saint Thomas établit sa Somme théologique sur des preuves d'autorité et de raison.

De nos jours, les projections lumineuses éveillent l'intelligence des enfants et montrent à leurs yeux ravis la vision des objets absents.

Image. — Saint Jean de la Croix résume sa doctrine mystique dans une image qu'il a dessinée lui-même et placée en tête de ses œuvres comme cela se faisait alors, afin de frapper plus vivement l'imagination. Par ce moyen concret, il enseigne des vérités abstraites : Il représente une montagne, au sommet de laquelle la Sagesse divine attend l'âme qu'elle veut enrichir de ses dons. Trois sentiers se dirigent vers la montagne. Le premier à droite, et le second à gauche ont chacun de graves inconvénients, de douloureuses décep-

(1) S' Luc VIII, 10.

tions et des erreurs lamentables. Seul, le sentier du milieu conduit au sommet de la montagne. Sur celui-là qui ne fait que confirmer et illuminer la vie du saint docteur et qui donne la clef de ses mortifications, est écrit jusqu'à six fois la grande formule du dépouillement, l'austère principe du *Rien*.

Si cette doctrine, qui paraît effrayante à la nature, est bien comprise et parfaitement mise en pratique, elle conduira l'âme d'un pas rapide vers la cime de la perfection ; elle l'enrichira des dons merveilleux de la grâce, la mettra en possession des fruits suaves qui se trouvent en abondance sur la terre du Carmel. Depuis, dit l'âme ainsi détachée, que je me suis établie dans le rien, je trouve que rien ne me manque. Avec le prophète, elle peut affirmer avoir couru dans la voie des commandements depuis que l'amour divin a dilaté son cœur. De même avec saint Paul elle peut dire : « Comme n'ayant rien et possédant tout » (1).

Le sentier dans lequel le saint Docteur engage l'âme pour l'élever à la cime de la montagne du Carmel, c'est-à-dire à la possession de la sainteté, est celui du dépouillement, du rien, qui s'obtient

(1) 2. Cor. VI, IV.

par la nuit obscure des sens, des facultés de l'âme, et même du détachement des biens spirituels. Ce n'est que lorsqu'elle a traversé le milieu de la nuit, que la lumière de l'aurore vient réjouir l'âme purifiée, pour l'illuminer ensuite par une clarté croissante jusqu'au moment heureux et plein d'allégresse des fiançailles spirituelles et de l'union transformante.

Dans ce travail ardu, le professeur de cette doctrine mystique conduit le disciple comme par la main afin de lui faire éviter tous les pièges, et le tient dans une profonde humilité et une entière obéissance. Il excelle à corroborer son enseignement par l'application des textes de l'Écriture. « Fortement imbu des Saintes Écritures, instruit de la sagesse des Pères, illuminé des clartés d'en Haut, il est devenu le prince de la théologie mystique », dont les immortels ouvrages ont mérité, outre les éloges enthousiastes des lettrés du monde, les hommages, autrement précieux de la Sainte Église. (1)

Que ces âmes qui, sous la direction d'un tel maître, passent par de cruelles épreuves, de grandes

(1) L'Ordre de N. D. du Mont-Carmel par le P. André, C. D. p. 91.

sécheresses, de crucifiants dépérissements et des angoisses intérieures, pratiquent l'humilité, la patience, la soumission et le calme ; qu'elles persévèrent, dit-il, dans l'oraison, sans efforts tourmentés, et qu'elles se confient en Dieu. Jamais Dieu n'abandonne ceux qui le cherchent avec un cœur simple et droit ; il ne leur refusera pas le viatique nécessaire qui doit les conduire jusqu'à la claire et pure lumière de l'amour.

L'union mystique. — Cantique d'amour.

— Quand enfin, l'âme est élevée à la béatitude de l'union, elle entonne le cantique de l'amour. Le cœur est dans la jubilation ; il chante, il est poète ; la musique fait ses délices. — Cela nous révèle le cœur aimant de saint Jean de la Croix ; cela nous fait admirer et goûter son cantique de « la Vive flamme d'amour ». Car alors surtout, l'amour a besoin, dans la possession et la jouissance de son bien-aimé, de faire éclater les tressaillements d'allégresse qui l'enivrent ; il faut que partout, les montagnes et les plaines les partagent et qu'elles lui envoient les échos sonores de ses cantiques, car l'amour surtout, chante le poème de ses divines folies sur les cordes vibrantes d'une lyre céleste.

Comment donc s'étonner encore que cet austère

religieux, cet amant de la Croix fut le chantre de l'amour divin, le poète des chastes embrassements de l'Époux des Vierges ? Comme il aimait le chant ! La musique le ravissait ! Il était captivé par l'inspiration du génie poétique. Quel cœur de séraphin ! Son âme devait entendre sur son lit d'agonie, un dernier concert se mêlant à celui des anges qui venaient le chercher pour le conduire aux noces éternelles de l'Agneau. En effet, ses supérieurs, sachant combien il était sensible aux charmes de la musique, et afin d'adoucir l'excès de ses souffrances dans ses maladies, firent venir des artistes qui bercèrent son dernier sommeil de pieuses harmonies.

La Carmélite austère. — La Carmélite, fille d'un tel père, disciple d'un si grand maître, ne marche pas, pour s'élever à la sainteté, par un autre sentier que celui du détachement, des austérités, du *rien*. Cœur aimant et âme virginale, la soif des souffrances la consume ; elle surabonde de joie au sein de toutes les tribulations, se glorifie dans les infirmités. Quelle jubilation quand le Seigneur la juge digne de souffrir pour la gloire de son nom ! Avec l'Épouse des Cantiques, elle chante son bonheur, parce qu'elle a trouvé son

Dieu bien-aimé ; elle le possède, elle ne le quittera plus ; elle est tout à lui de même que l'Époux céleste lui appartient. « Filles de Jérusalem, soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, parce que je languis d'amour » (1).

Dans les villes et les campagnes, le peuple ne chante plus parce qu'il n'est pas heureux ; trop souvent la joie et la concorde ont disparu au sein de la famille, la division règne au foyer, tandis qu'au Carmel, les cantiques d'allégresse retentissent sous les voûtes sonores du cloître, les cœurs sont dilatés, les âmes sont pures : c'est le bonheur dans la Croix.

La croix est partout au Carmel ; c'est elle qu'on est venu embrasser ; c'est entre ses bras que l'on veut s'immoler ; elle est la seule gloire ambitionnée par la fille de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Aussi, tandis que l'âme se spiritualise par l'exercice de l'oraison, le corps, à son tour, s'immatérialise par la pénitence. La pénitence intérieure des facultés de l'âme, et extérieure, des sens et des passions, élèvent le corps dans les régions de l'esprit ; l'oraison et la pénitence sont comme les deux ailes de la colombe par les-

(1) Cant. des Cant. 11. 5.

quelles l'âme contemplative s'élève au-dessus de la terre, et s'offre au ciel comme une hostie d'amour et de réparation. Oh ! l'expiation et la réparation, au Carmel ! Dieu seul sait ce que pèsent dans la balance de sa miséricorde les continuelles intercessions de ses vierges du Carmel ! La justice et la miséricorde s'y donnent le baiser de paix. Si de telles âmes étaient plus nombreuses, les effluves de la sainteté se feraient irrésistiblement sentir. Que Dieu nous donne des saintes Thérèse et des saints Jean de la Croix, et la face de la terre sera renouvelée.

Amour de la souffrance. — Assoiffée de cette rénovation de la face de la terre, de cette restauration de toutes choses dans le Christ, la Carmélite, instruite à l'école de la science du *rien*, se dépouille joyeusement de tout le créé pour se revêtir de Jésus-Christ. C'est si beau d'avoir part à ses souffrances, d'aller avec lui au Calvaire pour racheter les âmes. Un attrait mystérieux la pousse, en effet, vers la souffrance.

Au Sauveur qui lui demande si elle peut boire le calice de sa Passion, elle répond avec non moins d'énergie que de confiance : « Oui, je le veux, l'amour sera ma force ». Voyant que Jésus a tout

souffert, elle aussi veut souffrir, participer à ses abaissements, porter la croix, être crucifiée avec lui, pour lui. Aussi la voit-on s'emparer des saintes industries que la pénitence met à sa disposition pour flageller sa chair innocente, la couvrir d'un cilice, la meurtrir avec des chaînes aux pointes aiguës et la tenir dans une perpétuelle humiliation.

Ainsi transformée en âme héroïque par cette souffrance qui est une source inépuisable de mérite, sœur Élisabeth de la Trinité écrivait : « Je n'envie plus seulement d'arriver au ciel, pure comme un ange, mais transformée en Jésus crucifié. En cette immensité de la douleur de Jésus-Christ, j'ai fixé ma résidence ; c'est le palais royal où je vis avec mon Époux crucifié ; je vous y donne rendez-vous, car vous savez apprécier le bonheur de la souffrance et la regarder comme la révélation du trop grand amour. Oh ! que je l'aime ! Elle est devenue ma paix, mon repos ; priez pour que Dieu augmente ma capacité de souffrir » (1).

De telles âmes marchent avec vaillance sur les traces de leur Père ; de tels disciples font honneur au Maître !

éc. (1) Sœur Élisabeth de la Trinité, Souvenir, p. 197, ch. XIII.

CHAPITRE CINQUIÈME

Marie (contemplative).

Béthanie. — Nul ne saurait parler de la vie contemplative et active tout ensemble sans se souvenir de la scène touchante qui se passa au château de Béthanie, lorsque le Sauveur vint s'y reposer. Tandis que Marie-Magdeleine demeurait silencieuse à ses pieds pour écouter sa parole, Marthe, sa sœur, qui l'avait reçu dans sa maison, s'empessa de lui faire préparer un repas.

Le cœur du bon Maître n'était pas insensible aux parfaites intentions, ni à la sollicitude de son hôtesse, mais son regard clairvoyant, sut vite remarquer l'agitation qui s'y mêlait. De sa voix douce et grave, il lui en fait l'observation en ces termes, quand elle osa reprocher à sa sœur de rester ainsi inactive et de lui laisser tout le soin des préparatifs : « Marthe ! Marthe ! Vous vous in-

quiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses ». (1)

Cependant il est à remarquer que d'après le texte évangélique, Jésus aimait beaucoup Marthe ; il ne lui reproche pas l'activité qui convient à une belle âme, mais l'agitation jointe à cette activité. Il ne blâme pas son empressement à le servir, mais il l'avertit que toute œuvre surnaturelle doit être faite avec calme et humilité ; que l'amour du cœur le sert mieux que les travaux de notre esprit et de nos mains. (2)

Et, le Sauveur, en regardant avec amour celle qui était assise à ses pieds, pour profiter de sa divine conversation, de conclure par ces mots : « Cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. » (3)

Vie active et vie contemplative. — Les Saints-Pères ont reconnu dans ce langage du Sauveur et dans l'attitude remuante de Marthe, la figure de ce que nous appelons « la vie active », c'est-à-dire le dévouement professionnel aux œuvres

(1) Luc X, 41.

(2) Marthe et Marie, XII. p. 21,

(3) Luc X. 42.

de miséricorde par le travail, et dans celle de Marie-Magdeleine assise aux pieds de Jésus, « la vie contemplative », par la prière et l'immolation obscure, dans la retraite du cloître.

Or, Jésus lui-même, s'est chargé de nous révéler à laquelle des deux vies, en elles-mêmes, appartient la meilleure part. Dans l'expression dont il se sert, pour attribuer à la contemplative la part la meilleure, il reconnaît que l'autre, c'est-à-dire l'action, pratiquée par la maîtresse du château, est bonne également, même excellente, à condition qu'elle soit accomplie sans fiévreuse agitation.

Le béni Sauveur aimait les deux sœurs, il louait l'occupation de chacune ; mais en répondant au reproche un peu vif de Marthe, qui gourmandait sa sœur afin qu'elle l'aidât pour le service extérieur d'hospitalité, il a lui-même pris soin de nous dire, qu'il fallait donner la meilleure part à l'amoureuse contemplation de Marie-Magdeleine.

Trois fois, en trois circonstances différentes, l'Évangile nous montre Notre-Seigneur prenant toujours la défense de celle que son amour avait convertie. Hélas, dans tous les temps, les hommes sont portés à blâmer les âmes qui se consacrent à une vie de prière, comme si elles devenaient inutiles, parce que leur immolation ne

s'adresse pas immédiatement et directement aux œuvres extérieures. « A quoi bon cette perte ? disent-ils, on pouvait vendre ce parfum plus de trois cents deniers et en donner le prix aux pauvres. »

La réponse à ces murmures, est toujours la même et toujours aussi vraie. Le monde se fait l'écho des plaintes de l'Apôtre infidèle parce qu'il est incapable de comprendre l'amour divin et l'immolation. Judas réclamait au nom des pauvres non par charité, mais parce qu'il était déjà traître et voleur. « Laissez faire cette femme, réplique le Sauveur, elle vient de faire une œuvre excellente envers moi ; c'est la meilleure qui sera louée dans tous les temps ; elle a répandu sur mes pieds, le parfum de sa prière et de son amour, et toute créature doit à Dieu le culte de l'adoration et le tribut de ses hommages. »

Mais quoique Notre-Seigneur ait pris soin de nous prévenir lui-même, que la vie contemplative l'emporte sur la vie du travail et du dévouement extérieur, et qu'elle est la meilleure part que puisse goûter une âme, il y a des gens qui n'en conviennent pas et qui ne cessent de traiter les religieuses contemplatives de femmes inutiles, paresseuses et menant une existence contre nature. En général, constatons-le avec tristesse, la vie de prière, d'orai-

son, d'union à Dieu, demeure pour la plupart même des chrétiens, une vie incomprise. On admire, on préfère, on réclame ce qui s'adresse aux œuvres de bienfaisance, oubliant que le corps n'est que la moindre partie de l'homme, tandis que l'âme étant spirituelle, éternelle, c'est elle qui doit dominer : elle est la vie du corps qui sans elle demeure poussière et retournera en poussière.

Etat contemplatif de la Carmélite. — La vie contemplative demeure donc, quoi qu'on en dise, la plus sublime, la plus parfaite, et c'est elle qu'a embrassée la Carmélite. La vie contemplative est son état propre, quoique nous la verrons donner une part magnifique à sa mission apostolique, mais sans sortir pour cela de sa clôture monastique.

On s'imagine communément que cette vie de la Carmélite à l'intérieur de son couvent, malgré l'aspect glacial des murs extérieurs, est simplement une existence de doux repos qui tient l'âme en continuelle et amoureuse présence de Dieu, pour lui permettre d'entendre plus distinctement sa voix, sans que les bruits du monde viennent la distraire ou la dissiper. C'est bien cela, mais pas uniquement. Notre-Seigneur veut de sa chaste

épouse autre chose que des regards d'admiration ou des soupirs d'amour. Il est une sorte d'activité spirituelle qu'il leur demande : il veut que sous ses yeux, la volonté se livre à l'abandon, pour accomplir son divin bon plaisir ; il veut que l'âme et le cœur s'offrent à l'œuvre efficace de l'immolation par l'amour ; car le sacrifice de soi-même doit toujours accompagner la prière comme une conséquence nécessaire. La contemplative Carmélite est, en effet, un agneau, couvert d'une toison blanche, et destiné à être offert en holocauste.

La contemplation. — Mais qu'est-elle en réalité cette contemplation ? Comment les Saints-Pères en parlent-ils ? Tous en ont la plus haute estime, et l'Église catholique, épouse visible du Sauveur Jésus, couvre de sa puissante protection, enrichit de ses faveurs spirituelles les âmes qui s'y adonnent. Ces âmes privilégiées remplissent ainsi sur terre, devant la Sainte-Eucharistie, les devoirs qu'accomplissent les anges devant le trône de l'Agneau. Aussi saint Bernard dit que la contemplation est une béatifiante admiration en face de la vérité qui resplendit ; une élévation de l'âme attachée à Dieu et savourant les joies d'une douceur éternelle ; le grand essor de l'âme, libre de

tout lien, entraînant vers Dieu le corps même, subjugué par les jubilatons de l'amour. Dans l'inébranlable certitude du vrai, elle est le regard d'intuition que l'esprit porte en toutes choses. Saint Augustin l'appelle une agréable admiration d'une vérité évidente.

En résumant la Tradition, l'on peut dire que la contemplation est un regard simple et amoureux vers Dieu et ses mystères, au moyen de sa grâce et des dons du Saint-Esprit. Saint Grégoire-le-Grand dit que la contemplation est un acte doux et aimable, qui élève l'âme au-dessus d'elle-même, lui fait désirer les choses divines, mépriser les choses de la terre, et découvrir les vérités les plus cachées. Sans doute la contemplation n'atteint pas toujours à ces hauteurs, mais elle n'en est pas moins très distincte de la simple pensée et même de la méditation.

Etat laborieux. — Cependant une grave erreur serait de croire qu'en embrassant cet état religieux, l'âme demeure dans l'oisiveté et qu'elle n'a qu'à recueillir, pour s'en nourrir, la manne céleste que le Seigneur lui envoie. Ce serait vrai si la contemplation n'était qu'*infuse*, car en ce cas, elle est tout-à-fait surnaturelle, et Dieu seul en est

l'auteur ; mais ici, dans la vie de Carmélite, il s'agit principalement de l'acquérir avec les secours de la grâce ; or, dans cet état, l'action de Dieu et celle de l'homme se combinent ; ils agissent simultanément. Sans doute il n'y a pas d'acte extérieur, mais les actes intérieurs ne font pas défaut.

Puisque donc, la vie religieuse de la Carmélite est une vie essentiellement contemplative et que celle-ci, d'après saint Thomas, consiste dans la contemplation de Dieu, laquelle a pour énergie motrice la charité, il importe que les heures multiples, pendant lesquelles l'enfant de Marie, fille de la séraphique sainte Thérèse, disciple du mystique saint Jean de la Croix, passe en oraison, aux pieds de Notre-Seigneur, ne se consomment pas dans une oisiveté préjudiciable. Son cœur doit s'enflammer d'amour ; son âme se livrer totalement à l'époux, s'écouler en lui pendant que devant les clartés mystérieuses qu'il lui communique, l'intelligence s'ouvre à la connaissance amoureuse de ses perfections infinies. Et pendant que, attentive à l'audition de la douce voix de Jésus, avide de boire à la coupe des célestes ivresses, elle goûte le bonheur de l'aimer, la flamme de la divine charité doit pouvoir librement opérer,

comme dans les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, au lendemain de la Résurrection du Divin Crucifié, une œuvre merveilleuse de transformation.

C'est ainsi qu'on a pu dire que la meilleure oraison était celle d'où l'on sortait meilleur.

Il s'ensuit qu'au réveil de ces mystiques colloques, au sortir de ces entretiens de tête à tête, de cœur à cœur, pendant lesquels le Dieu caché s'est dévoilé aux regards de son épouse, par les lumières dont il a irradié son âme, et à son cœur, par les attouchements divins, il importe également qu'elle se montre plus généreuse dans l'oubli d'elle-même, dans le fidèle accomplissement de ses devoirs obscurs, dans la pratique des vertus que le monde ignore, mais que les anges contemplent et que le Ciel bénit. Sans cesse, la Carmélite doit tendre vers l'union parfaite avec Dieu, afin de correspondre à ses desseins. L'amour, a dit le Sauveur, engendre la perfection dans le service de Dieu ; mais l'amour naît lui-même de la connaissance, et cette connaissance, la Carmélite la puise dans la contemplation.

Moyens d'arriver à la contemplation.

— Qui veut la fin doit prendre les moyens de

l'obtenir. Au Carmel, cette fin est sublime : la divine contemplation, laquelle est déjà un avant-goût de la vision béatifique. Par conséquent, la Règle primitive que la Carmélite a embrassée, doit lui fournir les moyens excellents et efficaces pour atteindre ce but, pour s'élever à cette félicité, pour jouir de ce bonheur. — Quels sont-ils ?

Ne perdons pas de vue qu'il ne s'agit ici que de la contemplation acquise, à laquelle la fille de sainte Thérèse doit pouvoir parvenir par ses efforts, aidés de la grâce. Le prophète Isaïe (1) y invite indistinctement tout le monde par ces paroles : « Vous tous, qui avez soif, venez aux eaux. »

Dans Saint-Thomas, (2) nous trouvons énumérées quatre dispositions nécessaires pour la contemplation. La première comprend les *vertus morales* : « L'acte de la contemplation, dit-il, est empêché par la véhémence des passions et par le tumulte des occupations extérieures ; or, les vertus morales font disparaître ces deux empêchements... Les trois autres dispositions (3) sont : la *lecture*, la *méditation* et la *prière*. Saint Bernard (4)

(1) Cap. 56.

(2) 2. 2 Quest, 180.

(3) Art, 3. ad 2.

(4) De scala claustr.

s'exprime ainsi : « La contemplation est une rareté ou même un prodige, si les exercices de la prière ne la précèdent point. » Par ces exercices de la prière, il entend la lecture, la méditation, le renoncement continuuel de soi-même.

Tout cela, nous le trouvons recommandé et prescrit à la Carmélite par la Règle qui les réduit à quatre : l'*oraison*, la *solitude*, le *silence* et la *mortification*.

L'oraison. — Un de nos pieux auteurs a écrit : « L'âme de la perfection du religieux Carme (et de la Carmélite) consiste dans une continuelle et amoureuse conversation avec Dieu, que la foi nous montre partout présent dans toutes les créatures. C'est pourquoi rien ne nous doit être plus cher ni plus précieux que l'exercice de l'oraison et de la présence de Dieu. L'oraison doit être comme l'âme de l'enfant du Carmel ; elle doit être en lui le principe de toute opération spirituelle, l'origine et la nourrice de toutes les vertus comme l'âme est en nous, le principe de la vie corporelle.

Aussi, la Carmélite vit-elle, pour ainsi dire, en continuelle oraison, mettant en pratique cette ordonnance de la Règle : « Chacune doit être occupée jour et nuit à méditer la loi du Seigneur

et à veiller dans la prière. » Non seulement elle consacre à ce saint exercice, fait en commun au chœur, une heure le matin et une heure le soir, mais que d'heures saintes, elle passe encore au pied du tabernacle après l'office de nuit !

Le bonheur recherché par une Carmélite est de pouvoir passer de longues heures, la nuit comme le jour, dans le recueillement de l'oraison en présence de Notre-Seigneur ; son cœur est dans la jubilation les dimanches et les solennités où Jésus-Hostie est exposé dans l'ostensoir d'or à leurs ardentes adorations. La Carmélite peut se définir : une âme qui prie. Mais elle est aussi : un cœur virginal qui aime.

La communion. — Avec quelle ferveur elle se prépare pendant l'oraison, à l'assistance du saint sacrifice de la messe et à la sainte communion. Alors, quand Jésus Hostie est descendu dans son cœur de séraphin, elle chante son *Magnificat* et dit avec l'Épouse des Cantiques : « Mon Dieu bien-aimé est à moi, je lui appartiens, il est venu en moi, afin de me transformer en lui ». La sainte communion est tout son désir, tout son bonheur. Voilà le moment heureux, où, prosternée aux pieds de Jésus, elle les couvre du parfum de sa recon-

naissance, de son amour, de sa fidélité. Elle comprend que c'est pour elle que le Divin Prisonnier du Tabernacle, est descendu du ciel et qu'il a murmuré à son oreille : « Il faut aujourd'hui que je séjourne dans ton cœur. » Avec quelle pureté d'âme, quelle angélique ferveur, et quelle humilité profonde elle lui ouvre son cœur ! Oh ! comme elle aime ! En ces moments de sublime contemplation, d'ineffable extase, la Carmélite est ravie par les amabilités infinies de son Bon Maître et dans les suaves épanchements de sa tendresse, son cœur aimant lui prodigue les larmes d'amour, les parfums d'honneur, les chastes et brûlants baisers. Oh ! s'écrie-t-elle, qu'il me donne un baiser de sa bouche !

Au sortir de ces actions de grâces, durant lesquelles, elle a goûté les douceurs du Seigneur, elle s'empresse de prouver par des œuvres de vie, l'immensité de son amour : sa communion est quotidienne. C'était le bonheur de sainte Thérèse, qui communiait tous les jours, pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Aussi, quand, pour une raison quelconque, elle en est privée, oh comme la journée semble vide, froide, glaciale !... telle une pauvre nacelle désemparée, sans son pilote, et battue par les flots de l'océan. Plus de

repos alors ; ces sentiments sont ceux de l'Épouse du Cantique, elle languit d'amour, n'a plus aucun repos, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé de nouveau son Bien-Aimé et que celui-ci soit redescendu dans le lit nuptial de son cœur.

La solitude. — Autant que possible, elle se retire dans la solitude de sa cellule, où elle peut continuer son oraison et vivre *seule à seul*. Elle y demeure toujours seule, utilement occupée en la présence de Dieu ; sa cellule est un oratoire intime d'où elle ne sort qu'appelée par une raison de charité ou d'obéissance, soit à un exercice de communauté, soit à l'accomplissement de son office ; soit encore, mais ceci bien rarement, au parloir, pour s'entretenir quelques moments avec une personne de sa famille, venue pour lui faire visite. Mais alors, une autre religieuse l'accompagne toujours.

Aucune cellule des sœurs ne se ferme à clef ; cependant on n'entre jamais dans la cellule l'une de l'autre, à l'exception de celle de la Prieure, lorsque celle-ci s'y trouve et qu'on a besoin de la voir pour la direction ou pour lui demander des permissions. O heureuse solitude, dit la Carmélite, sainte béatitude !

Le silence. — En dehors des heures de récréation, prises toujours en communauté, le silence règne dans le cloître du Carmel ; nulle ne parle qu'à voix basse pour des choses nécessaires.

Il y a le grand silence plus strictement observé pendant la nuit, à partir de Complies jusqu'après Prime et une petite partie au milieu de la journée. Car, pour favoriser l'esprit de recueillement et de contemplation la solitaire doit se tenir en repos et se taire.

Quand deux religieuses se rencontrent dans le monastère, la plus jeune s'effaçant un peu et inclinant la tête devant la plus ancienne, la salue par ces mots : « Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ ». — « A jamais », répond la sœur, et chacune de continuer son chemin.

De même lorsque la Prieure entre dans n'importe quel endroit où la communauté est réunie, même au réfectoire et au chœur, toutes les Sœurs se lèvent, par respect pour celle qui à leurs yeux, représente la personne de Jésus-Christ. La Règle primitive, brève sur les autres points, s'étend relativement sur le silence, afin de bien en faire comprendre l'importance par rapport à l'esprit du Carmel.

La mortification. — La mortification est

nécessaire à toute âme qui veut progresser dans la vie spirituelle ; à plus forte raison l'est-elle à la contemplative Carmélite. Il n'y a que les cœurs purs qui voient Dieu. Mais cette pureté de cœur, on ne peut l'acquérir ni la conserver dans la condition actuelle de créature déchue, que par une totale et persévérante mortification de l'homme intérieur et extérieur, des passions, comme des facultés et des puissances de l'âme. C'est pourquoi cette mortification est prescrite dans une très large mesure par la Règle qui conseille même les œuvres de surérogation, pourvu qu'elles soient accomplies avec prudence et avec la permission de la Prieure.

Tels sont les principaux moyens qui permettent à la Carmélite de s'élever à un haut degré de contemplation.

Cependant sa vie ne lui appartient pas ; ce n'est pas pour jouir qu'elle est montée au Carmel, mais bien pour s'immoler. Appelée par Jésus-Crucifié, elle veut lui apporter toute sa générosité, ses énergies décuplées par l'amour ; elle ne se désaltère qu'en buvant à longs traits au calice de son Sauveur : son sacrifice doit être continuel parce qu'elle est chargée d'une mission apostolique infiniment féconde.

De cette vie d'apostolat nous allons parler, quand

nous aurons étudié les détails des travaux manuels. En effet, au sein du cloître tout est loin d'être repos ou continuelle contemplation ; la Carmélite emploie au moins quatre à six heures par jour, à des travaux divers qui fatiguent le corps et qui sont une loi d'expiation.

CHAPITRE SIXIÈME

Marthe (active).

Marthe. — Le Sauveur vient se reposer à Béthanie chez Marthe, sœur de Marie-Magdeleine. Quel honneur et quelle joie de recevoir Celui qui est le roi du ciel et de la terre ! Avec quel amour empressé elle le sert ! — Ne pas se dévouer, ne pas agir, ne pas prouver au Maître qu'elle est sa servante lui serait impossible. Aussi Jésus ne lui demande pas de cesser le travail si joyeusement commencé ; il lui recommande seulement de modérer l'agitation de son activité, sa trop grande sollicitude, son empressement exagéré. Par un doux reproche, il l'arrête, voulant lui faire comprendre qu'une seule chose est nécessaire et que sa sœur Marie, dont elle blâmait l'inaction apparente et le repos, avait choisi la meilleure part.

Marthe, n'en continue pas moins de servir le

Maitre, de lui préparer, ainsi qu'à ses disciples, un bon repas ; mais quels progrès d'amour dut-elle faire dans la sainteté, en remplissant le rôle privilégié qui lui était échu ! Sa voie, son état, c'est le dévouement extérieur. Elle n'en sortira pas, mais seulement, se dépouillant de ce je ne sais quoi d'humain que la nature sait mêler aux meilleures qualités de l'âme, elle acquerra cette pureté d'intention, cette union intime avec Dieu qui la rendra le type accompli de l'amour prévenant, agissant et marchant avec un calme radieux, à l'héroïsme de tous les sacrifices.

Modèle de la Carmélite. — Quoique l'on propose Marthe dans sa conduite envers le Sauveur comme le modèle de la vie active aux âmes qui se dévouent à l'apostolat des œuvres, nous pouvons la considérer plus intimement, c'est-à-dire dans un sens plus restreint et plus littéral, comme une maîtresse de maison qui veille à ce que rien ne laisse à désirer dans les devoirs de l'hospitalité, et comme la servante qui met la main au travail afin de faire honneur à l'adorable Maître. Marthe travaille. Dans ces occupations qui n'ont rien d'extraordinaire, Marthe peut servir de modèle à la vie laborieuse et obscure de la Carmé-

lite. Celle-ci, dans ses travaux manuels, doit également éviter l'agitation, et se rappeler constamment « l'unique nécessaire ». Ayant en héritage la meilleure part, c'est-à-dire, les biens de la vie contemplative, son activité doit se montrer calme, recueillie, silencieuse, en la sainte présence de Dieu.

La Servante du Seigneur. — Pourquoi la jeune fille est-elle venue au Carmel ? Pourquoi ses préférences se sont-elles dirigées vers cette montagne ? Parce qu'elle cherchait la solitude pour travailler, prier, s'immoler ; appelée par Jésus elle aspirait à devenir, dans cette vie ignorée de tous, son humble et dévouée servante. Elle voulait être seule, avec Dieu seul, n'ayant d'autre société que quelques sœurs, éprises comme elle, du besoin de vivre loin du monde. L'Esprit-Saint devait la conduire sur les sommets de la contemplation, sur la montagne du sacrifice et de la circoncision pour parler à son cœur. Il la voulait toute à lui, dans un repos actif, dans une vie cachée, dans une existence laborieuse.

Le modèle. — L'épouse doit partager le sort de son époux, s'unir à lui non seulement par les sentiments de l'âme et l'affection du cœur, mais

encore par la participation aux œuvres serviles, par le dévouement aux offices de Marthe. C'est pourquoi l'Epoux céleste se montre, dans son humanité, à la contemplative Carmélite, comme le modèle de l'homme humble et obéissant qui est dans les travaux dès sa jeunesse.

Aux Apôtres indignés de la demande que lui fit la mère des deux fils de Zébédée de faire asseoir dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, le Sauveur dira : « Que celui qui voudra être le plus grand parmi vous soit votre serviteur ; et que celui qui voudra être le premier parmi vous soit votre esclave ; comme le Fils de l'Homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs » (1).

Remarquons en passant, que notre Règle primitive de saint Albert rappelle ces mêmes paroles lorsqu'elle exhorte le Prieur à la pratique de l'humilité, en lui recommandant de les avoir toujours présentes à l'esprit et de les observer dans sa conduite.

Pendant trente ans, le Sauveur vécut dans l'obscurité, la soumission et les travaux, de telle sorte

(1) Math. XX, 26.

que lorsqu'ensuite il instruisait dans les synagogues de son pays, ses concitoyens étonnés de sa science disaient : « Mais n'est-ce pas le fils du charpentier ? » (1)

Dans la salle du Cénacle, au moment d'instituer la divine Eucharistie, nous le voyons se mettre à genoux devant ses Apôtres pour leur laver les pieds. Ceci fait, et s'étant relevé, il leur dit : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison puisque je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre Maître, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds, les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez, à votre tour, de la même manière que j'ai agi envers vous. Amen ! Amen ! Je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son Seigneur, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous comprenez cela, et le mettez en pratique, heureux serez-vous ! »

La Sainte Vierge. — A côté du divin modèle, brille d'un éclat incomparable la Vierge Immaculée qui unissait la vie contemplative d'oraison et de saintes méditations aux soins du

(1) Math. XIII, 55.

ménage et aux humbles travaux de la maison. C'était par excellence, la Femme forte qui a filé la laine et le lin, qui a travaillé avec des mains sages et ingénieuses, et ses doigts ont pris le fuseau. Aussi bien pouvait-elle répondre, au matin de l'Annonciation, lorsque l'Archange la salua pleine de grâce : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ».

Sainte Thérèse. — Un autre modèle, plus immédiat encore, dirais-je, de cette vie laborieuse, de cette humble activité au sein du cloître carmélitain, est notre Mère sainte Thérèse. — Elle aimait le fuseau, savait tourner la quenouille, et piquer de l'aiguille. N'a-t-elle pas voulu elle-même, confectionner de ses propres mains, pour son Père Jean de la Croix, le premier habit de Carme réformé ? Elle s'occupait du linge, recommandait la propreté, voulait qu'au besoin, on en fit un article de Constitution. Loin de s'appuyer sur le don d'oraison dont elle était gratifiée, pour se dispenser du moindre travail, elle avait soin de s'en réserver la première part. Il n'y avait pas alors de sœurs converses, et la Sainte eût voulu n'en jamais recevoir. « Quand venait sa semaine, raconte Ribera, elle se rendait à la cuisine avec une

grande joie ; le soir elle se demandait comment elle apprêterait le lendemain les légumes, les œufs ou le poisson, et comment elle ferait le potage maigre, afin qu'il fût différent de l'ordinaire. »

Elle portait le même soin aux autres travaux, lavait les écuelles et ne cessait de balayer, de nettoyer, de ranger, comme si elle n'eût fait autre chose de sa vie. En dehors des heures fixées pour l'oraison, elle ne s'accordait jamais aucun repos, pas même celui de la contemplation qui lui aurait été si doux, parce que, pauvre, elle voulait vivre comme les pauvres, et, avec Jésus, le Divin ouvrier de Nazareth, gagner son pain à la sueur de son front. — C'est là un précieux héritage.

Vie laborieuse. — En effet, après la prière, l'oraison, la Messe, la Communion et l'Office divin, le travail manuel attend la Carmélite. Pour elle, travailler, c'est se sacrifier. Oui, au Carmel, le travail a toute sa signification transcendante et vraiment chrétienne : il est une mortification, une réparation, un devoir, une peine, un sacrifice. La Carmélite se livre à une humble besogne afin de toujours se renoncer. Cependant ses Constitutions disent : on ne doit jamais imposer aux Sœurs une tâche déterminée ; mais chacune d'elles s'efforcera

de travailler pour procurer ainsi de quoi nourrir les autres.

A toute heure qui ne sonne pas pour elle le bonheur de la prière et de l'oraison, l'oisiveté est immolée sur l'autel du travail. Celui-ci s'accomplit sans bruit ; rien ne vient troubler le silence qui garde la Carmélite recueillie en la sainte présence de Dieu, sinon le chant de quelques pieux cantiques qui réjouit le calme de la solitude. Qu'on le sache bien, ce travail des mains n'a rien de douloureux ni d'attristant. Une Carmélite triste et mélancolique serait une triste Carmélite. — Vous ne la trouverez pas.

D'ordinaire, on demande trois choses à une femme : la modestie dans les regards, la douceur sur les lèvres et le travail dans les mains. L'oisiveté, ne l'oublions jamais, est l'oreiller du diable, principalement pour la femme. Eh bien ! la fille de sainte Thérèse réalise ces trois choses à merveille sans écouter, ni les révoltes de l'orgueil, ni les susceptibilités de l'amour-propre, ni même les faiblesses de la nature.

D'ailleurs, son travail n'a rien d'humiliant, bien qu'il incline le corps vers la terre, qu'il lui impose des fatigues, qu'il réclame des efforts, et triomphe des répugnances. Ce n'est pas un travail merce-

naire comme celui de l'ouvrier qui attend un salaire immédiat ; c'est, pour ainsi dire, un ministère sacré, ou tout au moins une occupation sainte qui s'accomplit sous le regard de Dieu et en vue de lui plaire.

C'est pourquoi sous cette robe de bure, vit une âme heureuse ; son cœur nage dans la paix, son visage est le miroir d'une joie sereine, parce que la conscience lui rend le témoignage qu'elle accomplit, par chacune de ses actions, même les plus ordinaires, la volonté de Dieu.

Travaux de la Carmélite. — De quoi s'occupe-t-elle ? Quels sont ses travaux ? Tandis que les trois Sœurs du voile blanc sont employées à la cuisine, au jardin, ou remplissent les autres grosses besognes, les Sœurs choristes font de la couture, de la broderie et autres travaux féminins. Ce travail reçoit l'empreinte de l'esprit du Carmel ; il doit être simple. Coudre, filer, repriser, raccommoder sont les occupations ordinaires de ces religieuses sorties des familles aristocratiques et habituées à ne se servir de leurs mains délicates que pour confectionner de fines broderies ou des ouvrages d'agrément.

Dès le commencement de la Réforme, Thérèse renonça aux travaux artistiques, dans lesquels,

cependant, elle était habile, comme peu conformes à la vie des pauvres solitaires, et elle prescrivit à ses filles de ne s'occuper que d'humbles ouvrages, afin que leur amour-propre n'y trouvât aucun aliment et que leur esprit pût rester recueilli en Dieu, tandis que leurs mains maniaient la quenouille. — Il n'est permis de travailler l'or et la soie que pour les ornements d'églises.

Par conséquent les Carmélites ne produisent point de chefs d'œuvre, mais seulement quelques peintures pour images, des reliquaires, de la broderie simple. Quelques-unes, il est vrai, cultivent un peu la muse poétique, dans l'intimité, pour les cantiques et les réjouissances des fêtes ; mais il est exceptionnellement rare de voir se publier des œuvres littéraires qui embaument le monde par le parfum venu de leur cloître.

D'ordinaire, aucune ne fait de compte-rendu par écrit, ni de ses oraisons, ni de ses vertus ; chacune prie, travaille, souffre et meurt inconnue du monde. Ce serait même une imperfection grave de chercher à savoir si ses prières ont été exaucées, si son travail a été apprécié, si les personnes pour lesquelles on a demandé des grâces au ciel, les ont obtenues. N'est-ce pas l'héroïsme du renoncement et du plus sublime dévouement ?

Chacune, dans l'intérieur du monastère, a son office particulier qu'elle remplit avec zèle et piété. Ainsi, il y a la sacristine, la robière, la proviseuse etc., et l'infirmière ; car les maladies pénètrent parfois dans l'intérieur de la clôture pour y faire des victimes. C'est alors qu'il faudrait voir la charité active, ingénieuse, tendre et dévouée avec laquelle les soins sont prodigués à la chère souffrante ! — En cela comme en toutes les autres vertus, la Carmélite n'a qu'à agir d'après l'exemple et les instructions laissées par l'illustre Réformatrice. Rien de plus touchant que sa sollicitude à l'égard des malades. Elle veille en mère aux soins des âmes et des corps. « Ma fille, écrit-elle, je suis en peine de votre mal : de grâce, écrivez-moi au plus tôt comment vous êtes ». Et à une autre : « Que Dieu vous garde, ma chère fille. Soignez-vous, je vous en conjure, car votre maladie me cause plus de peine que tout le reste. » Si ces recommandations ne suffisent pas, alors, quand c'est possible, elle appelle la malade auprès d'elle. Son cœur de mère a une vigilance, une prudence, un génie que nul autre ne peut avoir. Persuadée que la Mère Briande se remettrait si elle était très bien soignée, Thérèse la prit auprès d'elle et ne céda à personne le bonheur de la servir. Nuit et jour, occupée de

sa chère malade, elle la consolait, la charmait par ses entretiens, et lui préparait les aliments qu'elle pensait le mieux convenir à ce tempérament épuisé.

Ces quelques détails nous révèlent l'exquise délicatesse du cœur de la grande Sainte. Ses filles en ont hérité. — Dira-t-on encore après cela, qu'au couvent tout est privation, que les malades sont négligés, que le cœur est desséché ? C'est pourquoi, sans doute que, dernièrement, un médecin qui donnait ses soins à cinq malades de la fièvre typhoïde dans un même Carmel, ravi de ce qu'il voyait, s'est écrié : Ah ! si tous les malades étaient aussi bien soignés, il serait facile de les guérir (1).

Un travail particulièrement important dans chaque Carmel, c'est la lessive. Celle-ci se fait toujours comme un acte de Communauté ; personne n'y manque. Et pendant que les mains sont dans l'eau, que le corps peine, les âmes sont recueillies en Dieu par la prière ou le chant d'un cantique.

Vie pleine. — Toutes les actions de la Carmélite s'accomplissent en la présence de Dieu ;

(1) Carmel de Ciney.

son travail est une œuvre d'expiation et de réparation ; sa vie est véritablement la vie méritoire et surnaturelle dans sa plénitude.

Dans le monde, la vie se gaspille en tant de futilités. On n'y entend que plaintes et gémissements ; c'est une fiévreuse célérité pour tuer le temps dans des visites et des fêtes où la charité chrétienne n'a que faire, tandis que la médisance et la calomnie accomplissent leur œuvre néfaste. On use ses forces, on dissipe ses ressources, on noircit l'honneur du prochain. Ces âmes pour lesquelles Dieu a multiplié sans nombre les moyens d'ascension et d'intercession, oublient les hauteurs de leurs destinées ; redoutant les générosités du devoir, elles s'avilissent dans la stérilité de la jouissance. Mais au Carmel, tous les instants sont occupés à quelque travail utile ; à aucune faculté humaine n'est laissé le loisir de s'étioler dans la futilité ; le corps, sans cesse, se plie sous le fardeau qu'il porte avec joie, tandis que l'esprit est attentif à Dieu, et le cœur livré aux divines affections. Vraiment cette vie de la Carmélite est pleine, de même qu'elle est en tous points admirable et sublime. — Son âme glorifie Dieu, son cœur l'aime, et son corps le sert dans l'humilité et le travail. — Quelle riche couronne de gloire lui est réservée dans le royaume des

cieux après des jours pleins, passés sur la montagne du Carmel.

Qu'on ne dise donc plus que la vie de la Carmélite est une vie inutile et perdue. Dieu veuille qu'aucune autre vie humaine ne soit davantage gaspillée ! « Une vie perdue ! s'écrie le Père Monsabré, celle qui se donne à Dieu uniquement et pour toujours ! Mais vous ignorez donc que nous avons été faits pour cela ; que c'était la destination primitive de cette belle et pure nature créée à l'image de Dieu, et dans laquelle il a imprimé par la grâce, la ressemblance de sa propre vie ; qu'une prière perpétuelle était toute la vie de nos premiers parents ! (1) Et de travail, mais travail agréable, car Adam avait été placé par Dieu dans le paradis de délices afin qu'il le cultivât et le gardât. (2)

(1) Discours et pan. vol. VI. p. 388.

(2) Gen. II. 15.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Mission de zèle.

Si le Carmel est avant tout, comme nous venons de le voir, un ordre contemplatif, il est aussi dans une très large mesure, comme le déclare notre Mère sainte Thérèse, un ordre apostolique. Sa devise est celle de son chef, le prophète saint Elie : « Je brûle de zèle pour le Seigneur Dieu des armées, — Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum ». Le double esprit d'Elie repose sur lui ; il est devenu son héritage.

Par conséquent, l'état contemplatif que la jeune fille embrasse en se faisant Carmélite, n'isole que son corps des multiples besoins de la société. Il est vrai qu'elle ne prodigue pas son dévouement aux infirmités corporelles ; son zèle, riche des trésors du ciel, accompagne aussi bien la petite Sœur des pauvres dans la mansarde des malheureux et au

chevet des vieillards, que la Sœur de charité dans les hôpitaux, sur les champs de bataille et dans les pays de mission, que l'humble Frère des Ecoles Chrétiennes, dans sa classe, le prédicateur dans la chaire de vérité, et le missionnaire sur les plages lointaines des pays encore sauvages. La charité spirituelle de la Carmélite féconde le champ des âmes partout où s'implante la croix, partout où la lumière de l'Évangile dissipe les ténèbres du paganisme.

La contemplation ne la tient pas repliée sur elle-même, comme un être égoïste, mais élargit, au contraire, son cœur, l'enflamme, le remplit d'une généreuse ardeur, afin de communiquer la vérité goûtée aux pieds du Sauveur à toutes les âmes qui en ont besoin, soit pour persévérer dans le bien, soit pour venir à Dieu délaissé, oublié, méconnu. Venue, de grand matin, dès la première heure du jour, auprès du Père de famille, elle a gagné sa confiance et reçu la douce mission de travailler à sa vigne. Comment y travaille-t-elle ? Du fond de sa cellule, elle est *Apôtre*.

But de sainte Thérèse. — Assurément, notre Mère sainte Thérèse, en rendant à l'Ordre antique du Carmel l'éclat de sa pureté primitive,

n'a pas songé le moins du monde à en changer l'esprit. Son intention était de donner à ses filles comme à ses fils, une surabondance de vie, afin qu'ils soient aptes à consoler et à glorifier le cœur de Dieu, à procurer sa gloire.

N'est-ce pas la vue de la perte des âmes, et principalement en France, qui lui fit adopter un genre de vie si austère ? Pour venir en aide à ceux qui combattent dans la plaine, pour triompher des puissances de l'enfer, elle met entre les mains de ses filles les deux meilleures armes des contemplatifs : la prière et la pénitence.

Le prophète saint Élie avait dit au Seigneur : « Je brûle de zèle pour votre gloire, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance ». Et Thérèse, s'emparant de cette pensée vraiment apostolique, gémit à son tour sur l'abandon auquel le Seigneur Dieu se voit condamné. « Qu'ils sont en petit nombre, s'écrie-t-elle, les vassaux restés fidèles à ce Souverain Roi, et combien est grande la multitude de ceux qui suivent Lucifer ! Mes Sœurs, il est temps de défendre ce divin Monarque ». — Jetant un regard sur le monde, comme le Sauveur, un jour en parcourant les plaines de la Galilée, regarda les épis dorés qui mûrissaient sous les rayons du soleil, elle pouvait dire à ses reli-

gieuses : « La moisson est belle et abondante, mais peu nombreux sont les ouvriers ». Hâtons-nous d'en obtenir par nos prières et nos pénitences.

Le salut des âmes est la noble ambition de Thérèse, c'est le plus riche fleuron de sa couronne, et elle veut allumer cette flamme du zèle apostolique au cœur de toutes ses filles. Toutes leurs austérités et toutes leurs prières doivent atteindre ce but spécial. Ne changeons rien : lisons avec un religieux et filial respect la parole même de notre sainte Mère ; elle est pour tout enfant du Carmel la parole sacrée de son testament maternel.

Chemin de la Perfection. — Après avoir gémi sur les coups portés à la foi catholique en France, sur les ravages que les malheureux Luthériens d'alors y avaient déjà faits, et les rapides progrès que prenait cette secte désastreuse, elle en eut l'âme navrée de douleur. « Dès ce moment, comme si j'eusse pu, ou que j'eusse été quelque chose, je répandais des larmes aux pieds de Notre-Seigneur, et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. Volontiers, j'aurais donné mille vies pour sauver une seule de ces âmes que je voyais se perdre en si grand nombre dans ce royaume..... J'étais sans cesse poursuivie par un désir qui me

consume encore : voyant que cet adorable Maître avait tant d'ennemis et si peu d'amis, je souhaitais du moins que ceux-ci fussent d'un dévouement à toute épreuve. Aussi je résolus de faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection dont je serais capable, et de porter ce petit nombre de religieuses réunies à Saint-Joseph, à embrasser le même genre de vie. » (1)

Et un peu plus loin, cette âme d'apôtre supplie ses filles de se joindre à elle pour demander, par les plus ardentes supplications, cette grâce au divin Maître : « C'est pour cette fin qu'il vous a réunies dans cet asile ; c'est là votre vocation ; ce sont là vos affaires ; là doivent tendre tous vos désirs ; c'est pour ce sujet que doivent couler vos larmes ; enfin c'est là ce que vous ne devez cesser de demander à Dieu. » (*Chemin de la Perfection*, chap. I, vers la fin.)

Comme si cela ne suffisait pas au cœur généreux de cette Mère admirable pour indiquer bien clairement à ses filles le but particulier et l'esprit propre de sa Réforme, elle y revient et les exhorte à prier continuellement pour ceux qui dévouent leur vie à

(1) Ch. de la Perf. ch. 1.

la défense de l'Église. « La fin que Notre-Seigneur s'est proposée en nous réunissant dans cette maison, écrit-elle au commencement du troisième chapitre du *Chemin de la Perfection*, c'est le salut des âmes. J'ai le plus ardent désir que nous prêtres au divin Maître une petite part du concours dans une cause si belle, et que nous contentions le cœur de notre divin Époux. En portant les regards sur les grands maux causés par les hérétiques de nos jours et sur cet incendie que les forces humaines ne sauraient éteindre, il m'a semblé qu'il ne fallait rien moins qu'une armée d'élite pour briser l'effort de l'hérésie et arrêter ses progrès. »

Enfin elle spécialise et détermine les deux grâces particulières que ses filles doivent surtout demander à Dieu dans leurs oraisons : « La première, que parmi tant de prêtres et de religieux instruits, il s'en rencontre plusieurs qui aient les qualités nécessaires pour servir utilement la cause de Dieu et que ce Dieu de bonté daigne rendre capables ceux qui ne le sont pas assez, attendu qu'un seul homme parfait rend plus de services qu'un grand nombre d'imparfaits ; la seconde, que lorsqu'ils seront une fois engagés dans la mêlée, et au milieu de cette grande bataille, Notre-Seigneur les soutienne de sa main, afin qu'ils échappent à tant de

périls qui les environnent dans le monde..... Que si nous pouvons, par nos prières, contribuer à cette grande victoire, nous saurons nous aussi, du fond de notre solitude, combattre pour la cause de Dieu. A ce prix, je m'estimerai heureux des souffrances que m'a coûtées la fondation de ces monastères, où j'ai voulu faire revivre, dans toute sa perfection, la Règle primitive de Notre-Dame du Mont-Carmel. (Ch. III^e).

Après avoir si formellement déclaré le but apostolique que la prière de la Carmélite doit obtenir de Dieu, la Sainte ajoute en terminant : « Je viens, mes filles, de vous indiquer le but auquel vous devez rapporter vos oraisons, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes : dès le jour que vous cesserez de les rapporter à ce but apostolique, sachez que vous ne faites point ce que Jésus-Christ attend de vous, et que vous ne remplissez pas la fin pour laquelle il vous a réunies au Carmel (fin du ch. III^e).

Voulant montrer le véritable et double esprit qui doit animer toutes les filles de sainte Thérèse, il nous a semblé ne pouvoir mieux faire que de transcrire quelques-unes des paroles de l'illustre Réformatrice dans lesquelles est clairement exprimé le but qu'elle poursuivait. Donner une autre direction à cette vie de prière et d'immolation

serait, comme elle vient de l'écrire, ne plus remplir la volonté de Dieu. La Carmélite sortirait de sa vocation pour n'être plus qu'une branche détachée du grand arbre prophétique, branche parasite, incapable de donner de bons fruits. Dieu merci ! les Carmels vivent de l'esprit de leur sainte Mère ; la flamme du zèle apostolique y demeure.

Vie de prière. — La fille de sainte Thérèse peut dire à toute âme qui s'approche d'elle : voulez-vous voir refleurir en vous et autour de vous tout ce qui est flétri, priez avec moi ; voulez-vous voir revivre tout ce qui languit et meurt, priez avec moi ; voulez-vous sentir se combler le vide de votre âme, priez avec moi.

Rapprochez-vous de Dieu ; sachez pratiquement que votre âme doit être perpétuellement faite et achevée par Dieu, et que, pour vous, s'éloigner de Dieu, c'est comme rejeter ses entrailles, se vider, être de moins en moins. Seule, la prière vous rapprochera de Dieu, de votre fin suprême, car la prière est l'élévation, l'ascension de l'âme vers Dieu, le mouvement de la créature vers le Créateur, du fini vers l'infini, la prière est l'amour ailé.

Vie d'immolation pour les âmes. — Que fait donc la Carmélite dans sa solitude, sinon prier

et s'immoler. Mais sa prière comme son immolation n'a pas tant en vue son bien personnel que le salut des âmes. Vous avez pensé peut-être que dans ses oraisons et ses pénitences, elle cherche les célestes ravissements, les douceurs, les béatifiques extases du Thabor ? Erreur ! car là n'est pas pour elle l'essence de la prière et le bénéfice de l'oraison. Ce que cette âme cherche, c'est son union progressive avec Jésus-Christ crucifié ; et c'est pourquoi elle s'immole afin de racheter les pécheurs et de venir au secours de ceux qui défendent la vérité et la religion.

Sachant que toute âme qui se renonce donne à une autre âme ; que quiconque souffre volontairement enlève une souffrance au prochain, la Carmélite s'offre à l'immolation de la Croix. Recueillie et prosternée sur le pavé du temple, elle prie pour les pécheurs ; ses bras s'étendent sur le bois du sacrifice pour s'unir à son Époux crucifié qu'elle possède par la grâce et qui vit en elle par la communion. Son amour embrasse l'univers.

Chose merveilleuse ! Vous la croiriez absorbée dans le recueillement de la contemplation mystique, et voilà que, par la charité qui la presse, elle ne songe qu'au prochain.

Efficacité de sa prière. — Si la solitude du Carmel se dresse devant l'impiété comme une forteresse spirituelle « pour briser son effort et arrêter ses progrès », la colombe qui s'y cache devient par son existence mystérieuse l'auxiliaire de ceux qui gouvernent les âmes, qui leur enseignent la doctrine de vérité, et creusent dans la terre du cœur humain le sillon de l'amour divin. Tandis que les Apôtres prêchent la doctrine de Celui dont ils sont les ambassadeurs, et qu'ils répandent dans les champs des âmes la semence de la vérité, ses ferventes supplications font descendre la rosée céleste ; tandis qu'eux convertissent les cœurs, éclairent les intelligences, elle obtient par ses larmes brûlantes le coup de la grâce qui finit par triompher d'un volonté rebelle, et cela, en vertu de la communion des Saints.

Pendant que les envoyés du Seigneur combattent l'erreur et le vice, la vierge du Carmel par ses exemples, comme par ses mérites, contribue puissamment aux victoires de la vérité et de la vertu. Les prêtres cultivent le champ du Père de famille, mais la Carmélite l'embaume du parfum de la piété, et cette bonne odeur du Christ attire et dilate les âmes.

La France. — Nous savons que le regard attristé de la sainte Réformatrice du Carmel se porta, dès l'origine de sa mission, vers la France, alors troublée par l'hérésie de Luther. C'est aux secours de la Fille ainée de l'Église qu'elle voulut travailler. S'il y a lieu d'être fiers d'une telle marque de prédilection de la part de notre séraphique Mère, combien plus qu'elle devons-nous gémir, sur la honte nationale qui nous enveloppe, et sur l'abîme de malheur dans lequel nous sommes descendus ! La France se meurt parce que la foi s'est retirée d'elle ; parce que nombre de volontés ont tout trahi ; nombre de cœurs ont apostasié. La Carmélite, fille de Dieu, fille de France, souffre des douleurs de la Sainte Église ainsi que des maux de sa malheureuse patrie. Comme jadis les preux chevaliers se sont jetés sur les champs de bataille, l'épée au poing, afin de maintenir haut et ferme, l'honneur et la gloire de la France, elle aussi, sur le champ de bataille mystérieux, se tient à côté du divin Maître pour se sacrifier, pour mystiquement travailler au relèvement et au salut de son pays.

L'Église. — Les prêtres et les prédicateurs. — Son cœur généreux est brisé de douleur,

ses yeux se remplissent de pleurs, quand, en présence du divin Prisonnier, du Dieu de l'Eucharistie, elle songe au mal que cause la haine des sectaires, et plus encore, quand elle apprend et considère les ravages que produisent les erreurs modernistes de ceux qui, soi-disant par amour pour la vérité, s'emparent de la méthode hypercritique pour attaquer la croyance aux dogmes catholiques, pour mépriser les traditions et faire disparaître tel Saint ou telle gracieuse Sainte dans la poussière des légendes. Contre nos certitudes religieuses, ce n'est plus seulement une brise qui souffle, mais une tempête qui déracine.

La voix souveraine du Pontife infallible s'est élevée contre ces pernicieuses doctrines. Si la science orgueilleuse a été condamnée, les hommes, aveuglés par l'orgueil, n'ont pas déposé les armes, et, déplorable malheur, au sein même de l'Église, des fils révoltés font grand bruit.

Devant cette nouvelle zizanie que Satan sème dans le champ de Père de famille, plus urgente devient, pour la Carmélite, la mission de prier pour les prêtres et pour les défenseurs de la vérité. Oh ! elle n'y faillira pas. « Qu'elle est belle, notre mission, s'est écriée la charmante petite fleur du Carmel de Lisieux, la sœur Thérèse de l'Enfant Jésus !....

C'est à nous de conserver le sel de la terre ! Nous offrons nos prières et nos sacrifices pour les apôtres du Seigneur, nous devons être nous-mêmes leurs apôtres, tandis que, par leurs paroles et leur dévouement extérieur ils évangélisent les âmes de nos frères. Quelle belle mission que celle de la Carmélite ! »

En janvier 1906, sœur Élisabeth de la Trinité, du Carmel de Dijon, écrivait à un saint ami : « Combien on sent le besoin de se sanctifier, de s'oublier pour être tout aux intérêts de l'Église. Pauvre France ! j'aime la couvrir du sang du Juste de « *Celui qui est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous*, (1) et de demander miséricorde.

Quelle est sublime la mission de la Carmélite ! Elle doit être médiatrice avec Jésus-Christ, lui être comme une humanité de surcroît en laquelle il puisse perpétuer sa vie de réparation, de sacrifice de louange et d'adoration. » (2)

Oui, elle est belle, vaste, sublime, la mission apostolique du Carmel ! Pendant qu'avec les fils de saint Dominique, de saint François et de saint Ignace, leurs frères en sainte Thérèse, s'en vont à

(1) Hebr. VII, 25

(2) Sœur Elisabeth de la Trinité, Ch. XII, p. 174.

travers le monde, répandre dans les âmes la semence de la vérité et de l'amour divin, leurs sœurs, les Carmélites prient le Sauveur Jésus de bénir cette mission évangélique ; coopérateurs par la pénitence, de la prédication des missionnaires, elles prennent une large part aux luttes et aux travaux des champions de la foi. Du fond de leurs cellules, derrière leurs grilles, elles suivent la marche, alimentent les travaux des apôtres de la surabondance de leurs oraisons et de leurs pénitences, laissant descendre du sommet de la montagne de la contemplation un cours d'eau bienfaisant. Amour caché, c'est vrai, mais amour très actif qui réveille partout dans le monde des pécheurs, la voix de la miséricorde.

Quelle puissance obtient ces miracles qui éclatent jusqu'aux confins du globe ? Nul ne sait ici-bas le pourquoi de ces conversions inattendues, de l'endurance héroïque des chrétiens, de la joie céleste de nos prêtres et religieux persécutés, de nos missionnaires martyrisés. Tout cela cependant est invisiblement relié à la prière de nos Carmélites.

Silencieuses et solitaires, elles président au salut des âmes et aux conquêtes de l'Église. C'est pourquoi, grande est également leur part dans les victoires de l'Église, la part du sacrifice, mille fois plus

puissant dans le plan divin que la science et le génie pour vaincre le mal et faire triompher le bien.

Quoi d'étonnant donc d'entendre dire que par ses prières et ses sacrifices, notre Mère sainte Thérèse ait sauvé autant d'âmes que saint François-Xavier, l'apôtre des Indes, par ses prédications !

Part la meilleure. — Ces diverses considérations sur la grande mission de la contemplative Carmélite donnent la réponse à ceux qui reprochent à la jeune fille de fuir le monde, pour s'ensevelir vivante dans le tombeau du cloître. Agir ainsi pour se vouer à Dieu et travailler au salut des âmes, serait-ce donc désertier le champ de bataille, jeter bas les armes, se rendre à l'ennemi ? C'est de la lâcheté, dira-t-on.

Nullement. C'est résolument, au contraire, s'enrôler dans le service actif des épouses préférées du Christ, afin de prendre la meilleure part, c'est-à-dire la plus importante, mais aussi la plus crucifiante pour la nature qui, du côté humain, ne trouve que renoncement.

« L'âme semble oisive, écrit notre Père saint Jean de la Croix ; cependant le plus petit acte de pur amour a plus de prix aux yeux de Dieu, il est

plus profitable à l'Église et à l'âme elle-même que toutes les autres œuvres réunies. Voilà pourquoi Marie-Magdeleine, dont les enseignements produisaient de si grands fruits, et qui aurait pu en les continuant, en produire de bien plus précieux encore, se sentant consumée par un désir extrême de plaire à son divin Epoux et d'aider l'Église, se cacha trente ans dans le désert (de la Sainte-Baume en Provence), pour s'y livrer exclusivement à cet amour. Elle crut en agissant de la sorte, avancer davantage l'œuvre de Dieu. Elle ne se trompait pas. Tant il est vrai que la moindre étincelle du pur amour est pour l'Église et les âmes, de la plus haute importance » (1).

(1) Cantique. strophe 29, vol. 4. p. 317.

CHAPITRE HUITIÈME

En France

Fille de France. — Cette Carmélite dont nous venons d'étudier la vie admirable comme fille de l'Eglise, est d'origine française ; elle est fille de France. Soyons-en saintement fiers. Quoiqu'elle appartienne à l'antique Ordre du Carmel dont le premier Père et Chef est le prophète saint Elie, son berceau a été placé, à une date plus récente sur le sol de la France. Elle est même, cette Carmélite, doublement française, c'est-à-dire à un double titre. Son Père fondateur qui lui a donné une existence *régulière* au sein de l'Eglise catholique est notre Bienheureux Jean Soreth, né à Caen en Normandie, de parents pieux et fort honorables. Sa Mère réformatrice nous vient d'au delà des Pyrénées. C'est la Vierge d'Avila, Thérèse de Ahumada, devenue au Carmel réformé par elle « Notre

Mère sainte Thérèse de Jésus ». En elle surtout nous pouvons dire que se réalisa le vers d'un poète « Tout homme a deux pays, le sien et puis la France » (1).

Sans doute à sa mort, la noble Castillane ne se glorifia d'aucun autre titre que celui de mourir fille de l'Eglise ; cependant, à l'origine de sa Réforme, en portant ses regards vers la France, elle eut l'âme navrée à la vue des ravages causés dans notre pays par les malheureux luthériens. Par conséquent dans son cœur brûlait une sainte passion pour la France. Nous l'avons dit quand nous avons considéré la mission apostolique de la Carmélite. Sainte Thérèse aimait la France d'un amour filial. C'est de son cœur que la Carmélite est sortie. Nouveau titre à notre admiration et à notre reconnaissance. Ne pouvant venir elle-même lutter corps à corps contre les hérétiques, cette Mère admirable, au cœur d'or, qui ne mettait pas de bornes à ses saintes ambitions nous fit don de six de ses premières filles.

« C'est un fait, a dit un orateur célèbre (2), que « le Carmel réformé par l'incomparable sainte

(1) La Fille de Roland par Henri Bornier.

(2) P. Félix — La Carmélite (Préface p. 4).

« Thérèse a trouvé dans notre patrie les sympa-
« thies les plus vives et les plus efficaces. Peut-être
« était-ce le résultat d'une mutuelle attrac-
« tion entre une nation naturellement généreuse
« et une institution où l'on entrevoyait l'idéal de
« ce qu'il y a au monde de plus réellement géné-
« reux, je veux dire l'idéal du sacrifice chrétien.

« Quoi qu'il en soit de cette affinité entre la vie
« du Carmel et le cœur de la France, toujours est-
« il qu'aux premiers jours de son apparition
« dans notre patrie, on put voir les plus belles
« âmes élevées dans les plus hauts lieux tourner
« comme instinctivement leurs regards et leurs
« pensées vers cette sainte montagne où l'il-
« lustre Réformatrice ne leur montrait de loin
« d'autres séductions que celles du Calvaire et de
« la Croix, d'autres charmes que ceux de la péni-
« tence et de l'austérité. Les plus grandes Dames
« du plus grand siècle français y accouraient de
« toutes parts, comme vers les sommets de la plus
« haute perfection que l'amour de Jésus-Christ pût
« faire rêver sur la terre. Des âmes pures comme
« des anges y venaient chercher une atmosphère où
« elles croyaient respirer quelque chose du ciel ; et
« des pécheresses célèbres, après l'heure du repen-
« tir, y venaient consommer des sacrifices grands

« comme leurs prévarications. Les princesses elles-
« mêmes n'échappaient pas du fond de leurs pa-
« lais, à ces nobles séductions du Carmel ; et
« plusieurs furent vues déposant le manteau royal,
« pour revêtir l'humble et pauvre habit de sainte
« Thérèse, donnant ainsi au monde ces exemples
« d'héroïque abnégation, qui font plus pour re-
« hausser les mœurs et relever les âmes, que toutes
« les théories du progrès inventées par les apôtres
« du nouveau christianisme. »

Nous n'exagérons donc pas en disant que la Carmélite est vraiment fille de France.

Le Bienheureux Jean Soreth. — Mais disons un mot sur celui qui communément est appelé le fondateur des Carmélites, bien qu'il soit juste d'affirmer que celles-ci aient une plus ancienne origine. Il faut également reconnaître avant lui, l'existence de pieuses femmes affiliées à l'Ordre du Carmel. Pour rester donc dans la stricte vérité historique, il convient de dire que le B. Jean Soreth doit être considéré comme le premier Général des Carmes qui assura parmi les femmes la pratique de notre Observance régulière. Il est par conséquent le Père de toutes les Carmélites régulières. Son zèle pour le perfectionnement et l'accroisse-

ment de l'Ordre fit qu'on l'appela la lumière et le soutien de tous les Ordres mendiants. L'historien moderne de sainte Lydwine (1) nous le montre dans les luttes religieuses du XV^e siècle à la tête des régiments des Carmes et des Augustins ; il ranime la ferveur déchuée des siens et crée l'institut des Carmélites. A côté de l'armée régulière sont placés les « conscrits » qui composèrent des bataillons de renfort, ... surtout le groupe des nouvelles Carmélites dressées au service des places mystiques par des saintes telles que : sainte Angèle de Bohême, la vénérable Jeanne de l'Erneur, la bienheureuse Jeanne Scopelli, la bienheureuse Archangèle Giralani et, plus spécialement, la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne.

La première Communauté de Carmélites régulières que le Bienheureux accepta sous sa direction et affilia à l'Ordre après son élévation au Généralat en 1452 furent les béguines de Gueldre en Hollande, le 14 octobre 1453, dont il reçut lui-même la profession religieuse. — En second lieu fut fondé celui de Liège, qui donna naissance aux couvents des Carmélites de Dinant, Huy, Namur, Vilvorde, en Belgique, et de Vannes, en Bretagne.

(1) S^{te} Lydwine par I. K. Huysmans p. 55-61.

La ville de Liège semble avoir été son séjour de prédilection. Il s'y dépensa beaucoup au ministère des âmes, pacifia les esprits, se montra généreux envers ses ennemis. Sa grande dévotion était pour le Dieu de l'Eucharistie.

Avec quelle angélique ferveur on le voyait chaque matin monter à l'autel pour offrir le saint sacrifice de la messe, et demeurer ensuite longuement prosterné en actions de grâces. Un jour il se fit le vengeur du Dieu de l'Eucharistie. Des hommes impies venaient de fracturer le tabernacle et de profaner les saintes espèces lorsque Jean Soreth pénétra dans l'église. Sans craindre ni leurs menaces ni leurs armes, il recueillit avec piété les hosties et les porta dans son couvent où il ordonna une solennelle réparation.

Sur l'ordre du Pape Callixte III qui eut voulu le nommer cardinal, le P. Jean Soreth garda pendant vingt ans, la charge de prieur général. Appelé à Angers, le Bienheureux ressentit dès son arrivée les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Il mourut, âgé de plus de soixante dix ans, le 25 juillet 1471, en prononçant ces paroles qui furent comme le dernier témoignage de son ardent amour pour le Sauveur Jésus et pour la divine Vierge Marie : « O Reine de mon cœur, je

vais vous voir, vous posséder ; ô Jésus ! soyez-moi Jésus ! »

Le Pape Pie IX approuva son culte immémorial et le plaça au nombre de nos Bienheureux. Nous célébrons sa fête le 13 septembre.

La B^{se} Françoise d'Amboise. — La Bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, n'est pas la première carmélite française, mais on peut dire qu'elle est, de ce temps là, du moins, la plus illustre. A sa demande et avec ses biens, le P. Jean Soreth fonda les deux couvents de Vannes et des Coüets près de Nantes. La veille de la Toussaint, en 1463, neuf religieuses flamandes de Liège arrivèrent à Vannes sous la conduite de notre Bienheureux. La réception fut solennelle d'abord au château de l'Hermine en attendant la fin des constructions du nouveau couvent. La pieuse duchesse, se regardant comme la servante des épouses de Jésus-Christ, se plut à habiter avec les Carmélites et prit une cellule tout près de leur dortoir. Admirant une aussi grande vertu, les religieuses ne pouvaient s'empêcher de dire : « Qu'étais-il besoin de nous faire venir pour trouver plutôt une parfaite religieuse qu'une princesse ! On nous disait que c'était pour lui apprendre notre

règle et la pratique de notre religion ; mais, à ce que nous voyons, elle y est si habile et bien versée que nous pourrions plutôt apprendre d'elle que l'instruire » (1).

Devenue veuve du duc Pierre II, à l'âge de trente ans, elle demeura ferme dans sa résolution de ne pas se remarier malgré toutes les fortes pressions, qu'en haut lieu, on exerça sur elle. Le duc, son mari, près de mourir, avait dit en présence des seigneurs, au vieux comte de Richemont : « Mon oncle, je vous recommande mon épouse ; telle je l'ai prise, telle je vous la rends... Ne pensez pas que jamais elle épouse autre que moi, car je connais bien son intention et le vœu qu'elle a fait d'entrer en religion si elle reste en vie après moi ».

En effet, quelques années après le bienheureux Jean Soreth lui donna l'habit de Carmélite dans l'église des Carmes au Bon-Don. — Une année après, le 25 mars 1469, elle prononça ses vœux et vécut pendant quelques années en parfaite religieuse au couvent des Trois-Marie. Transférée dans la suite par ordre du Pape Sixte IV au couvent de Notre-Dame des Couëts, elle y mourut en odeur de sain-

(1) Vie de la B^{se} Françoise d'Amboise par l'Abbé Richard, t. 1. p. 283.

teté le 4 novembre 1485, laissant aux religieuses l'exemple d'une vie admirable, pleine d'humilité et de renoncement. Sa vie peut se résumer en ces paroles que la Bienheureuse répétait souvent afin d'encourager ses compagnes à tout sacrifier à Dieu : « Faites sur toutes choses que Dieu soit le mieux aimé ».

Après un siècle d'existence heureuse durant lequel les couvents des Carmélites se multiplièrent dans tous les pays d'Europe, Dieu suscita la noble Vierge d'Avila, Thérèse de Cépéda, qui, après plusieurs années de vie religieuse au couvent des Carmélites de l'Incarnation d'Avila, remit en vigueur la Règle primitive dans les couvents qu'elle fonda. Bientôt arrivèrent en France quelques-unes de ses filles. La France, en effet, pouvons-nous dire, fut la patrie de son cœur ; nos malheurs firent couler ses larmes ; le salut de nos âmes ne fut pas étranger à ses ardentes supplications.

Les Carmélites réformées en France. —

Vingt-deux ans après la mort de sainte Thérèse, six de ses filles devaient quitter l'Espagne, traverser les Pyrénées et venir implanter sur le sol de notre pays la vie réformée du Carmel. L'histoire nous a heureusement conservé les noms de ces

premières fondatrices ; la V. Mère Anne de Jésus, la Mère Isabelle des Anges, la Mère Béatrix de la Conception, la Mère Isabelle de saint Paul, la mère Eléonore de saint Bernard, et la V. Anne de saint Barthélemy, encore simple sœur converse.

Pour réaliser cette heureuse translation, Dieu se servit d'hommes illustres en piété, en science et en dignité. Saint François de Sales n'y fut pas étranger ; il écrivit une lettre au Pape Clément VIII pour recommander à Sa Sainteté l'affaire de cette fondation. Mais l'âme principale fut une veuve admirable, Madame Acarie qui, d'avance, faisait reconstruire le prieuré de Notre-Dame des Champs où l'on devait mettre les premières Carmélites. Au commencement, les négociations furent difficiles : les Supérieurs d'Espagne avaient peine à laisser partir en pays étranger des religieuses que sainte Thérèse avaient tant aimées. Enfin tout finit par se conclure. Le voyage des six Carmélites dura sept longues semaines. La pieuse caravane, après bien des péripéties, fit son entrée à Paris le 15 octobre 1604. — Ce fut un bonheur pour tous. — Le lendemain on alla visiter Saint-Denis, et, sur la route, en dehors de la capitale, « toute la compagnie, dit M^{me} Jourdain, mit pied à terre pour se donner des marques réciproques de joie, d'estime

et de respect ». Qui pourrait exprimer les sentiments de tous les cœurs dans ce moment solennel ? Mais surtout qui pourrait dire l'impression de cette scène dans l'âme de madame Acarie, elle qui était l'instrument spécial de Dieu dans cette grande œuvre ? Cependant elle ne fut remarquable alors que par son silence ; on eût dit qu'elle voulait cacher aux créatures et à elle-même les mouvements d'une âme habituée à n'avoir pour témoin que le ciel ».

Après une nuit passée à Saint-Denis et après une visite à Montmartre, on prit possession du premier monastère de Paris. — Les vocations affluèrent, et des personnes de la plus haute noblesse y prirent le saint habit du Carmel. — Citons quelques noms : Hortense de Marillac, Louise de Séguier, Marie de la Roche-Foucauld, M^{lle} de Cossé-Brissac, la marquise de Breauté, M^{lles} Laneri de Bains, d'Hanivel, de Bellefonds, de Boys, M^{lle} de Fontaine-Maraus, qui mourut en odeur de sainteté, etc., etc.

B^{se} Marie de l'Incarnation. — Mais celle qui devait, en ces belles années du Carmel naissant, réjouir l'Église par ses vertus, fut Madame Acarie. Non seulement elle se fit Carmélite après

la mort de son mari, (1613) mais elle donna encore à l'Ordre ses trois filles. — Entrée au Carmel d'Amiens en qualité de sœur converse, sous le nom de Marie de l'Incarnation, elle fut transférée à Pontoise en 1616. Deux années après elle y rendit sa belle âme à Dieu après avoir donné l'exemple des plus héroïques vertus. L'Église a posé sur sa tête l'auréole des Bienheureuses veuves. Sa fête se célèbre le 18 avril, sous le rite double.

Epoque de gloire. — Malgré la règle austère que les filles de sainte Thérèse observèrent avec une inviolable fidélité, chaque grande ville tenait à posséder un Carmel. Aussi les couvents se multiplièrent-ils jusqu'à la grande Révolution. On y comptait alors au moins une soixantaine de monastères de Carmélites réformées. Ce fut une époque de gloire pendant laquelle une auréole de sainteté illuminait le front de ces volontaires recluses. Hélas ! nous ne devons pas garder ni la V. Mère Anne de Jésus, ni la V. Mère Anne de saint Barthélemy, ni Isabelle de saint Paul, ni Eléonore de saint Bernard qui, toutes quatre, ayant achevé leur œuvre en France, se retirèrent en Belgique pour y apporter le bienfait de la Réforme thérésienne.

Comment passer sous silence quelques-uns des noms illustres qui s'abritèrent sous la bure de sainte Thérèse ? Madame Louise de France, sous le nom de Thérèse de saint Augustin, fille de Louis XV, s'enferma au Carmel de Saint-Denis désirant s'immoler pour la famille royale et pour la France ; en cherchant le sacrifice elle trouva le bonheur, car selon son expression : au Carmel tout rit ;—M^{lle} de La Vallière vint pleurer ses égarements sous le nom de Sœur Louise de la Miséricorde ; — la Vénérable Mère Marie Liesse de Luxembourg, duchesse de Ventadour, mena une vie humble et pénitente au monastère de Chambéry qu'elle avait fondé, etc., etc...

Les seize Carmélites de Compiègne. —

Mais celles qui, sous le régime de la Terreur, devaient mourir d'une mort glorieuse sur l'échafaud, pour la France et l'Église, furent nos seize Bienheureuses Carmélites de Compiègne. Au moment des fêtes de leur Béatification, nous avons raconté ailleurs leur héroïque sacrifice et le triomphe de leur charité (1). « Leur martyre nous manifeste la grandeur, la force et le triomphe de l'amour ; et

(1) Les 16 Carmélites, chez Lethielleux, Paris.

leur amour nous dit la joie dans l'immolation au Carmel, le courage dans les souffrances de la persécution, le bonheur dans la mort sanglante » (p. 39). Elles sont les premiers martyrs qui aient versé leur sang pour la dévotion au Cœur Sacré de Jésus.

La tempête révolutionnaire une fois passée, les Communautés de nos Sœurs se reconstituèrent peu à peu. L'élan repris et la faveur reconquise auprès des âmes, les Carmélites se répandirent partout comme auparavant, même leurs couvents pendant le dix-neuvième siècle devinrent plus nombreux. L'Eglise Catholique s'était, en quelque sorte, rajeunie : de nouveau, le sang de ses martyrs devenait une semence féconde de sainteté.

Ombre et tristesse. — Cette magnifique floraison devait recevoir un coup terrible par les fameuses lois de 1901 qui jetaient sur les terres étrangères la plupart des religieux et religieuses. Sur les 125 couvents de Carmélites que comptait la France, (elles se sont encore depuis multipliées) la moitié ne se croyant pas en mesure de solliciter une autorisation qu'on était disposé à leur refuser, et espérant sauver les immeubles construits au prix de grands sacrifices, chercha un refuge ailleurs. Mais celles qui sont restées comme celles

qui sont parties continuent leur vie régulière de prière et d'immolation pour la France et le salut des âmes.

Espérance. — Vous seriez tenté de croire que les vocations pour le Carmel sont taries ? — Détrompez-vous. — Partout, les jeunes filles de nos meilleures familles viennent solliciter leur admission parmi les Carmélites. Elles se montrent plus vaillantes que leurs jeunes frères qui ne connaissent plus guère le chemin qui conduit au sacerdoce et à l'immolation religieuse. On dirait qu'un charme mystérieux attire toujours de ce côté l'essor des âmes généreuses ; je ne sais combien de jeunes vierges à qui pèse l'atmosphère du siècle, rêvent la vie *austère et pénitente* du Carmel, et s'élancent hardiment vers ses plus hauts sommets. Elles ont respiré le céleste parfum d'une « Rose effeuillée ». La lecture de nos Mystiques Docteurs, de la vie angélique de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, des « *Souvenirs* » de sœur Elisabeth de la Trinité, etc... les a captivées. Cachées dans le silence du cloître, elles ambitionnent de passer leur vie dans la prière et la pénitence afin de faire du bien aux hommes.

Heureuses Marie ! leur part est la meilleure.

Vraiment le Carmel apparaît comme un phare lumineux. Peut-être de sa cime descendra la grâce du relèvement et du salut de la France.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	5
LETTRE A L'AUTEUR	7
PRÉFACE	21

CHAPITRE PREMIER.

<i>Enfant de Marie</i>	41
----------------------------------	----

CHAPITRE DEUXIÈME.

<i>Épouse de Jésus-Christ</i>	32
---	----

CHAPITRE TROISIÈME.

<i>Fille de sainte Thérèse</i>	62
--	----

CHAPITRE QUATRIÈME.

<i>Disciple de saint Jean de la Croix</i>	73
---	----

CHAPITRE CINQUIÈME.

<i>Marie (contemplative)</i>	86
--	----

CHAPITRE SIXIÈME.

<i>Marthe (active)</i>	97
----------------------------------	----

CHAPITRE SEPTIÈME.

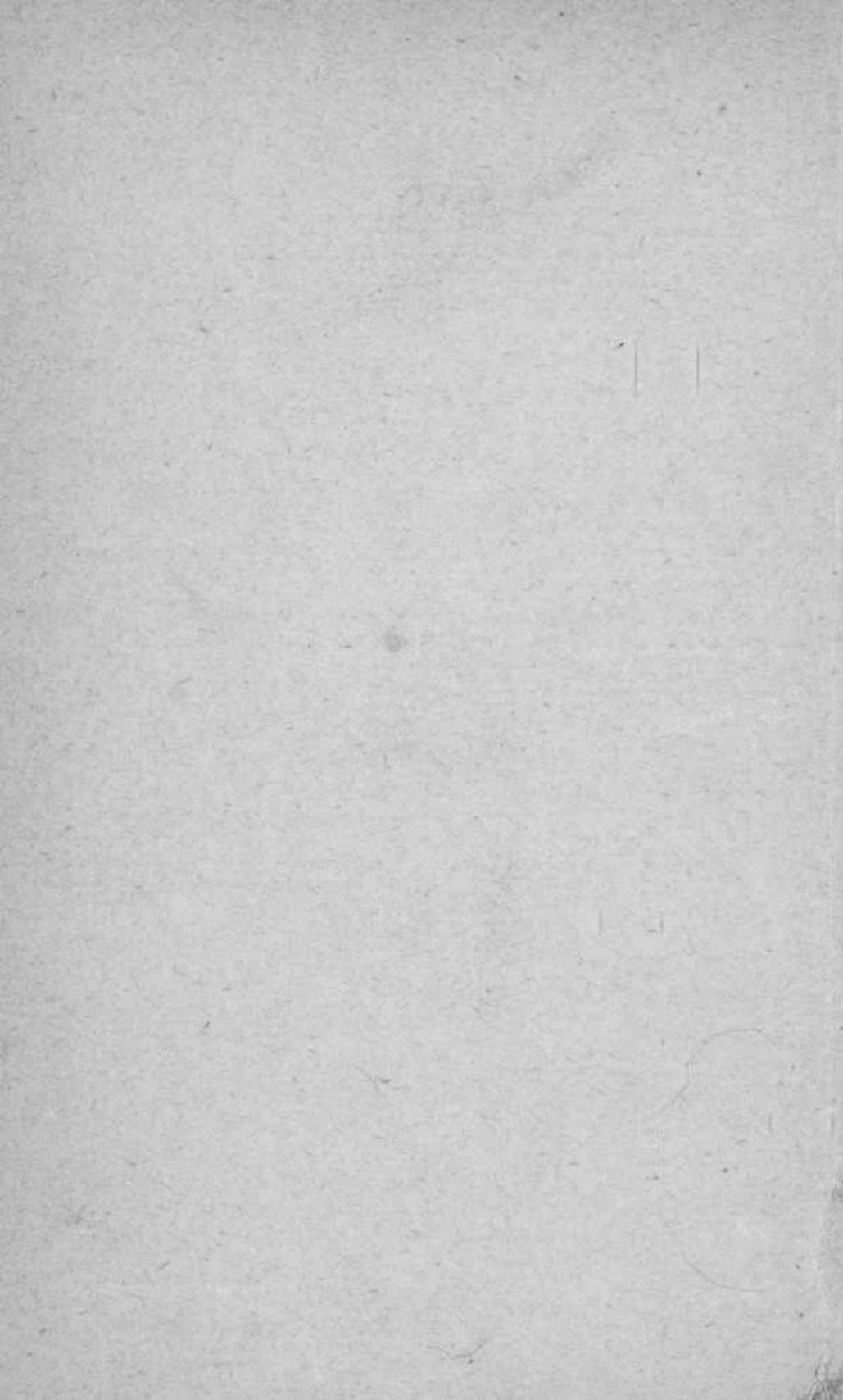
<i>Mission de zèle</i>	111
----------------------------------	-----

CHAPITRE HUITIÈME.

<i>En France</i>	127
----------------------------	-----





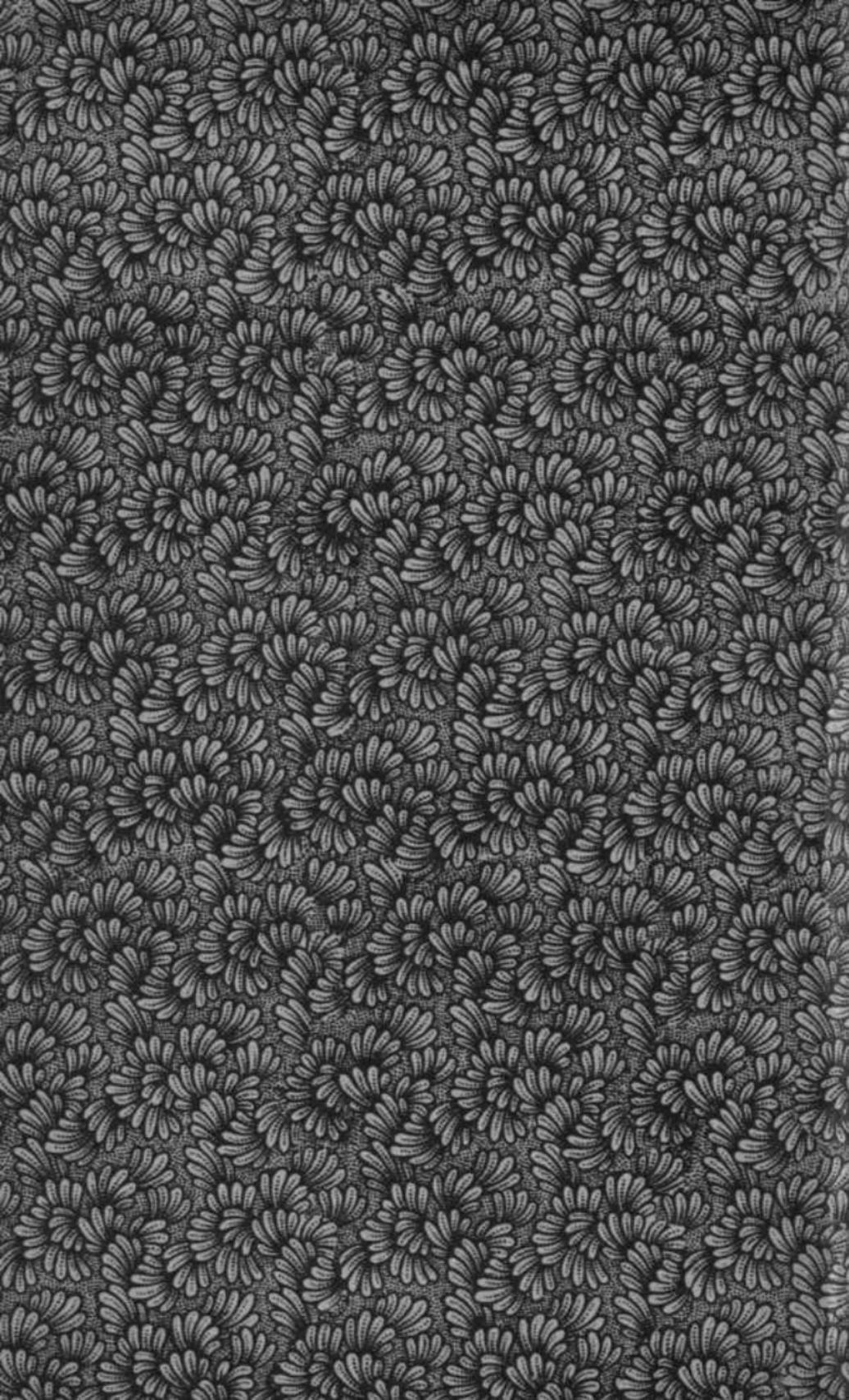


Jan 3rd

No. 226

E 1

T-6



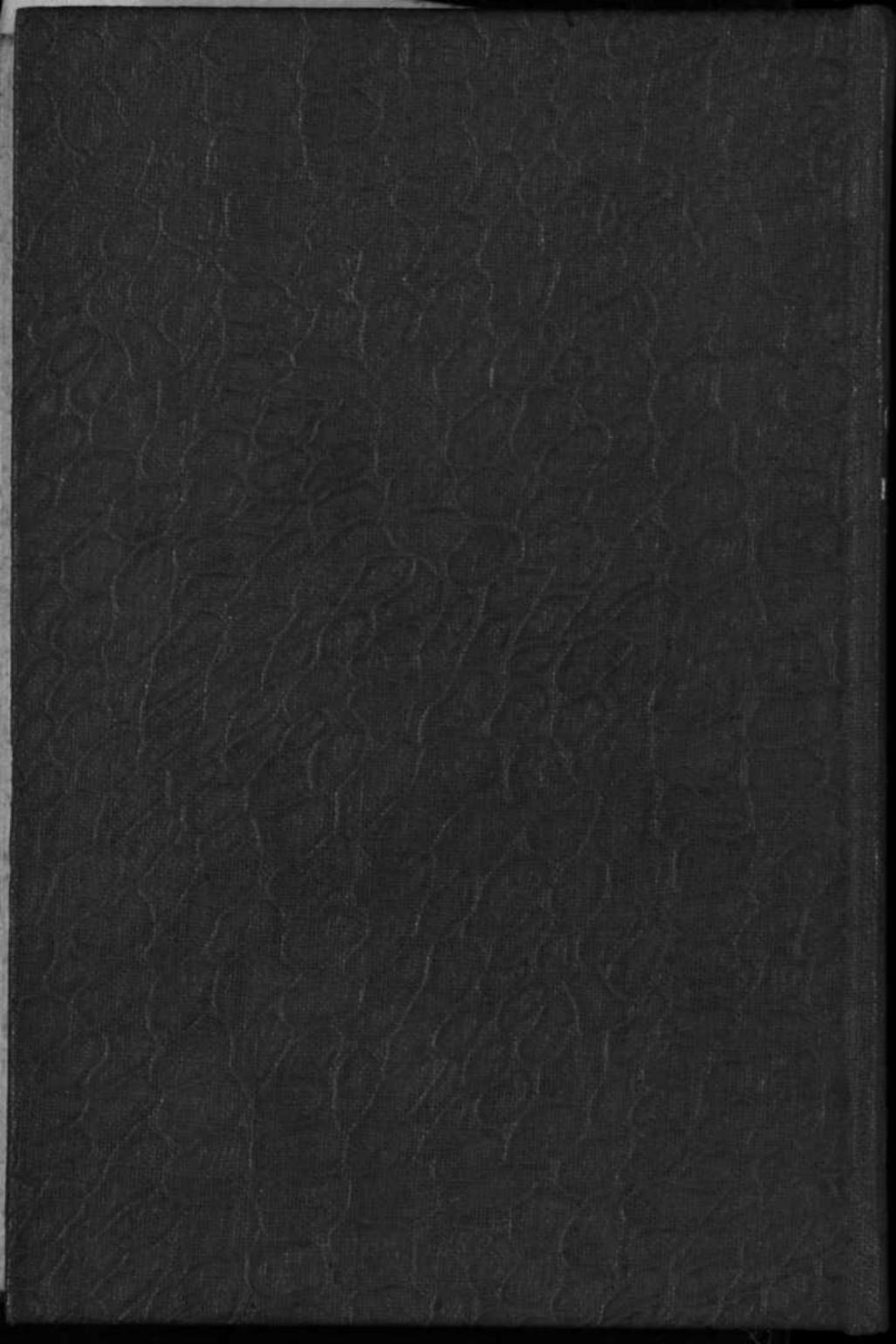
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa
de Jesús.

Número.....	226	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	1	Precio de adquisición. »	»
Tabla.....	6	Valoración actual.....	»



LA

CARMELETTE

DÉCHAÎNISSE

226.